

L'ACTION SOCIALE

INSTAURARE OMNIA IN CHRISTO!

JULES DORION, Directeur

EDITION HEBDOMADAIRE

BUREAUX: 103 rue Ste-Anne

LE PREMIER CONGRES DE LA LANGUE FRANÇAISE

SÉANCE DE CLOTURE--

L'OEUVRE DU CONGRÈS

Le congrès est terminé.

Après avoir vu les organisateurs à l'œuvre, après avoir vu l'empressement avec lequel le public a accouru à toutes les séances, après avoir été témoin de toutes oratoires à jamais mémorables, après avoir vu la démonstration des jeunes d'hier après midi, la séance solennelle de clôture de dimanche après-midi, on peut dire que le Congrès de la langue française a été un succès de tous ordres. On peut affirmer que, non seulement le Congrès paraît avoir rempli sa mission, mais qu'il a été un succès de tous ordres. On peut affirmer que, non seulement le Congrès paraît avoir rempli sa mission, mais qu'il a été un succès de tous ordres.

Le ralliement de toutes les forces unies de la race française en Amérique pour la conservation de notre langue.

Discours par S. G. Mgr Roy, M. l'abbé Thellier de Poncheville et l'hon. M. Thomas Chapais.

Le Congrès est terminé. Après avoir vu les organisateurs à l'œuvre, après avoir vu l'empressement avec lequel le public a accouru à toutes les séances, après avoir été témoin de toutes oratoires à jamais mémorables, après avoir vu la démonstration des jeunes d'hier après midi, la séance solennelle de clôture de dimanche après-midi, on peut dire que le Congrès de la langue française a été un succès de tous ordres. On peut affirmer que, non seulement le Congrès paraît avoir rempli sa mission, mais qu'il a été un succès de tous ordres.

On peut affirmer que, non seulement le Congrès paraît avoir rempli sa mission, mais qu'il a été un succès de tous ordres. On peut affirmer que, non seulement le Congrès paraît avoir rempli sa mission, mais qu'il a été un succès de tous ordres.

Le Congrès est terminé. Après avoir vu les organisateurs à l'œuvre, après avoir vu l'empressement avec lequel le public a accouru à toutes les séances, après avoir été témoin de toutes oratoires à jamais mémorables, après avoir vu la démonstration des jeunes d'hier après midi, la séance solennelle de clôture de dimanche après-midi, on peut dire que le Congrès de la langue française a été un succès de tous ordres. On peut affirmer que, non seulement le Congrès paraît avoir rempli sa mission, mais qu'il a été un succès de tous ordres.

On peut affirmer que, non seulement le Congrès paraît avoir rempli sa mission, mais qu'il a été un succès de tous ordres. On peut affirmer que, non seulement le Congrès paraît avoir rempli sa mission, mais qu'il a été un succès de tous ordres.

Le Congrès est terminé. Après avoir vu les organisateurs à l'œuvre, après avoir vu l'empressement avec lequel le public a accouru à toutes les séances, après avoir été témoin de toutes oratoires à jamais mémorables, après avoir vu la démonstration des jeunes d'hier après midi, la séance solennelle de clôture de dimanche après-midi, on peut dire que le Congrès de la langue française a été un succès de tous ordres. On peut affirmer que, non seulement le Congrès paraît avoir rempli sa mission, mais qu'il a été un succès de tous ordres.

On peut affirmer que, non seulement le Congrès paraît avoir rempli sa mission, mais qu'il a été un succès de tous ordres. On peut affirmer que, non seulement le Congrès paraît avoir rempli sa mission, mais qu'il a été un succès de tous ordres.

Le Congrès est terminé. Après avoir vu les organisateurs à l'œuvre, après avoir vu l'empressement avec lequel le public a accouru à toutes les séances, après avoir été témoin de toutes oratoires à jamais mémorables, après avoir vu la démonstration des jeunes d'hier après midi, la séance solennelle de clôture de dimanche après-midi, on peut dire que le Congrès de la langue française a été un succès de tous ordres. On peut affirmer que, non seulement le Congrès paraît avoir rempli sa mission, mais qu'il a été un succès de tous ordres.

On peut affirmer que, non seulement le Congrès paraît avoir rempli sa mission, mais qu'il a été un succès de tous ordres. On peut affirmer que, non seulement le Congrès paraît avoir rempli sa mission, mais qu'il a été un succès de tous ordres.

LA MANIFESTATION PATRIOTIQUE

DE LA JEUNESSE AUX MONUMENTS

La jeunesse, que l'on trouve toujours au premier rang quand il s'agit de patriotisme, a honoré dimanche de sa manifestation la mémoire des héros français auxquels des monuments ont été élevés dans notre ville.

La démonstration patriotique aux monuments de Laval, Champlain, Montcalm et au monument des Braves a été digne des autres manifestations de ce genre. Les jeunes ont été nombreux et ont été très actifs. Ils ont été très actifs et ont été très actifs.

La jeunesse, que l'on trouve toujours au premier rang quand il s'agit de patriotisme, a honoré dimanche de sa manifestation la mémoire des héros français auxquels des monuments ont été élevés dans notre ville.

La démonstration patriotique aux monuments de Laval, Champlain, Montcalm et au monument des Braves a été digne des autres manifestations de ce genre. Les jeunes ont été nombreux et ont été très actifs. Ils ont été très actifs et ont été très actifs.

La jeunesse, que l'on trouve toujours au premier rang quand il s'agit de patriotisme, a honoré dimanche de sa manifestation la mémoire des héros français auxquels des monuments ont été élevés dans notre ville.

La démonstration patriotique aux monuments de Laval, Champlain, Montcalm et au monument des Braves a été digne des autres manifestations de ce genre. Les jeunes ont été nombreux et ont été très actifs. Ils ont été très actifs et ont été très actifs.

La jeunesse, que l'on trouve toujours au premier rang quand il s'agit de patriotisme, a honoré dimanche de sa manifestation la mémoire des héros français auxquels des monuments ont été élevés dans notre ville.

La démonstration patriotique aux monuments de Laval, Champlain, Montcalm et au monument des Braves a été digne des autres manifestations de ce genre. Les jeunes ont été nombreux et ont été très actifs. Ils ont été très actifs et ont été très actifs.

A CHICOUTIMI

Nos compatriotes de Chicoutimi ont été victimes, il y a quelques jours, d'un épouvantable désastre; et l'épreuve a été, pour eux, d'autant plus douloureuse qu'elle arrivait au moment même où la fête nationale battait son plein par tout le pays, et où s'ouvrait à Québec, dans la joie et l'espérance, le premier Congrès de la Langue française en Amérique.

Aussi l'épreuve a-t-elle eu un écho dans tous les coeurs; et tous ont gémé sur le sort de la florissante petite ville canadienne-française du Saguenay, si brusquement arrêtée dans la voie de la prospérité.

Chicoutimi est en effet une des villes les plus progressives de la province de Québec, une de celles qui ont le mieux tiré partie des conditions particulières au milieu desquelles elle a vécu et grandi. L'influence exercée par elle sur la région dont elle est la métropole est grande, bienfaisante, et dépasse de beaucoup en importance, la proportion de ses moyens.

Son collège a déjà formé de nombreux et brillants élèves, qui ont fait honneur non seulement à leur ville, mais à tout le Canada; ses institutions religieuses sont prospères, ses établissements industriels ne le cèdent à aucun de ceux des autres parties du pays. La disparition, ou simplement l'affaiblissement de pareils éléments de force serait un malheur non seulement pour la région du lac St-Jean, mais pour toute la province.

Il importe donc de faire autre chose que des vœux platoniques pour les compatriotes sur qui le malheur vient de fondre. Les autorités religieuses et civiles viennent de prendre des mesures pour leur venir en aide. Que chacun s'empresse de répondre à leur appel. Le secours a doublement de prix lorsqu'il vient au bon moment; donnons lui toute sa valeur en le faisant non seulement abondant, mais aussi rapide.

C'est la saison des folles dépenses; faisons quelques légers sacrifices, pour des compatriotes dans le malheur. Cette générosité nous procurera une satisfaction beaucoup plus douce et plus profonde, que n'auraient pu le faire les plaisirs dont nous serons volontairement privés; et cette satisfaction durera autant que l'utilité du service rendu.

Leçon et exemple

Monsieur l'abbé Thellier de Poncheville, qui unit à la qualité bien française de l'éloquence émue, vibrante et spontanée, le don de saisir avec un rare bonheur l'a propos des circonstances et des mots aîlés qui pénètrent au coeur, disait hier cette parole toujours bonne à répéter et toujours opportune: "On ne parle bien français, que si on parle catholique."

S'il y a en effet, dans le monde civilisé, depuis bien des siècles et pour bien longtemps, partie liée entre les intérêts catholiques et les intérêts français, ainsi que naguère le constatait et le proclamait hardiment Brunetière, pour l'époque contemporaine, il y a aussi, entre les langues, comme entre les âmes, des affinités que la Providence a rendus indissolubles. Et M. Lamy reconnaissait, l'autre jour, avec une compétence et une sûreté d'observation indiscutables, que l'abaissement des âmes et l'aberration des doctrines avaient été nuisibles à la pureté et à la beauté de la langue française.

Parce que le latin populaire chrétien, plus encore que le latin classique, est entré pour une très large part dans sa formation, parce qu'elle a été modelée, au cours de longs siècles, sur une pensée catholique, parce qu'elle eut à exprimer la vie, les moeurs et les usages d'un peuple où l'Eglise occupait la première place, parce que ses plus grands écrivains sont chrétiens, la langue française reste une langue catholique, une langue que l'on ne peut entendre parfaitement ni même convenablement, si l'on ne comprend l'âme dont elle est le verbe, l'âme où l'empreinte du catholicisme est aussi profondément marquée que le caractère de la race elle-même.

Quelques-uns ont pu et peuvent le regretter, en jugeant d'un point de vue, qui ne contredit pas moins l'histoire que les aspirations encore communes de la race, mais il ne peuvent nier un fait historique. Il n'est pas même en leur pouvoir de le défigurer, aux yeux de tout homme qui n'a pas conclu d'alliance obligée avec l'ignorance.

Comme confirmation de ces observations, on pourrait apporter bien des exemples anciens et récents. Tout le présent congrès en est lui-même une preuve, et M. l'abbé Thellier de Poncheville aussi bien que M. Lamy unissent le modèle au précepte dans chacun de leurs discours.

Une autre parole entendue et admirée hier, une parole aussi belle que sûre d'elle-même, aussi autorisée comme doctrine que courageuse comme revendication, une parole de savant et d'apôtre, de théologien et de patriote, celle de Mgr L. A. Paquet, nous donna elle aussi la joie, la fierté, de constater que si, notre langue a servi les intérêts de notre foi, celle-ci, par la voix de ceux qui peuvent en traduire les grandes leçons, sait aussi revendiquer les droits de celle qui peut encore se proclamer sa fidèle alliée.

Une telle parole, aussi belle que bien française, aussi catholique que noble et ferme, offre aussi un autre exemple important à signaler. Elle fait voir que toute revendication légitime peut se mettre en conformité avec la doctrine de l'Eglise et peut même s'appuyer sur elle, pourvu que le zèle s'allie à la science, pourvu que la sagesse accompagne le courage. La fermeté n'est pas la violence, pas plus que le respect n'est l'abandon du droit.

Notre foi sait au besoin défendre notre langue, comme elle garde et conserve notre race; la fidélité inaltérable de celle-ci pour celle-là n'est pas seulement l'accomplissement d'un devoir, elle est aussi le moyen le plus assuré de se protéger elle-même, selon le droit et l'équité, selon la sagesse et la prudence dont le discours de Mgr Paquet nous a donné un admirable exemple.

La foule se fait de plus en plus nombreuse aux séances du Congrès. A celle d'hier soir le Manège, pourtant si vaste, est devenu insuffisant, et plusieurs centaines de personnes, patiemment massées au dehors, ont dû se contenter des bribes de discours qui leur arrivaient par la porte grande ouverte.

C'est la voix de l'Acadie et celle de l'est américain que nous avons entendues; et M. Bourassa a clos la série des discours en proclamant une nouvelle fois la légitimité et l'opportunité des revendications canadiennes françaises.

Il est particulièrement intéressant de comparer le pessimisme mélancolique de certains de nos compatriotes de l'extérieur, avec l'optimisme robuste de la plupart des autres, optimisme, il faut bien le dire, qui cadre mieux avec nos propres espoirs. M. le docteur Bédard, un québécois d'origine et d'éducation, établi depuis près d'un quart de siècle aux Etats-Unis, a laissé percer discrètement la première note dans le discours plein de charme qu'il a fait hier soir. Comme malgré lui il a laissé échapper cette conviction, qui paraît être la sienne, de la disparition fatale de la langue française dans l'est américain, à une époque qu'il fixe cependant dans un avenir lointain.

L'énergie des espoirs, et les affirmations catégoriques de M. l'abbé Gauthier, un Acadien de vieille souche, et de M. Ledoux, un canadien français, dont les ancêtres étaient déjà établis aux Etats-Unis, semblent cependant contredire cette

manière de voir. Le sang qui circule dans les veines de ces vigoureux représentants de notre race ne paraît avoir perdu ni sa pureté ni sa richesse; et l'exemple vivant de vitalité et d'endurance canadiennes-françaises qu'ils apportent hier aux Congressistes, était bien de nature à justifier les plus belles espérances.

Le terrain était bien préparé pour permettre à M. Bourassa d'y étayer sa thèse; et lorsque ce dernier orateur, après avoir énuméré les titres des Canadiens-français à la justice et à la liberté qu'ils réclament, en est venu à conclure que la disparition de notre élément serait un malheur pour le Canada, pour l'Angleterre, et pour l'Amérique toute entière; son affirmation a paru aussi naturelle que logique.

Comme nous le disions il y a quelques jours, plus le Congrès avance et plus l'harmonie se fait dans les idées, plus les sentiments se confondent et plus les coeurs battent à l'unisson. On trouve maintenant tout naturel que l'hymne acadien et l'hymne canadien marient leurs accords aux séances du Congrès. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, il restera quelque chose de ces sentiments échos ou fortifiés depuis une semaine; et ce quelque chose nous permet d'espérer plus que jamais en l'avenir.

LANGUE DE MES AIEUX

Ecrit pour l'"Action Sociale"

Langue de mes aïeux, délectable parler,
Miel suave au palais, harmonie aux oreilles,
Qu'une mère et des sœurs me fissent épeler;
Que de chers souvenirs en mon coeur tu réveillais!

Enfant, dans mon berceau, j'écoutais tes beaux sons
Modulés par la voix de ma douce grand-mère
Et sur mon front passaient au rythme des chansons
Les bruits d'ailes légères du bon ange mon frère.

A l'éveil de mon âme, on me joignait les mains
Et je fis en français ma naïve prière,
Quelle langue parmi les langages humains
Sait être ainsi que toi noble et familière?

Pour parler au bon Dieu, tes mots montent du coeur,
Et viennent doucement sur les lèvres éclore
Comme à l'aube du jour, la légère vapeur
Du calice des fleurs s'échappe et s'évapore.

On m'amena bientôt au pied du saint autel;
Le prêtre m'expliqua la divine parole;
A mon regard s'ouvrit la profondeur du ciel,
Car tu me révélaas mon lumineux symbole.

Tu me redis encor les touchantes leçons
Que mes parents chéris versèrent dans mon âme,
Je sens renaitre en moi tous les nobles frissons
Et m'animer encor la généreuse flamme.

Mon village en français porte un si joli nom!
Si mon bleu Saint-Laurent, mon coteau, mes érables
S'appelaient autrement, à mon coeur, jamais non,
Ils ne rappelleraient tant de choses aimables.

Plus frais, plus embaumés qu'un souffle du matin
Sont les mots d'amitié des intimes que j'aime,
Entendre d'un coeur vrai le beau timbre argentin
N'est-ce pas l'avant-goût du Paradis lui-même?

Ah! parle-moi toujours, toujours viens parfumer
Ma lèvre et mon palais. Seuls tes mots ont une âme
"Qui s'attache à mon âme et la force d'aimer."
Seuls ils sont onctueux comme un divin dictame.

Avec des inconnus vivre sans échanger
Les vocables du coeur, les mots de la patrie
C'est languir en exil sur un sol étranger
Et mourir avant l'heure, ô ma langue chérie.

C'est pourquoi, je veux vivre au pays du français,
Où chacun me sourit et comprend mon langage;
Et bercé par les chants, au déclin de mon âge
Là je veux m'endormir dans l'éternelle paix.

ARMAND CHOSSEGROS, S. J.

L'ennemi commun

Jusqu'ici, les libéraux ont eu pour tactique de dénoncer au pays les cléricaux italiens qui sont les vrais catholiques, comme coupables de dessein réactionnaire, antinationaux et même parricides, afin d'avoir au moins un prétexte plausible pour les attaquer et les combattre, en s'enveloppant dans les plis du drapeau du patriotisme.

C'est à l'honorable Giolitti qu'était réservé, à cette heure sombre et orageuse pour l'Italie, qui a besoin du concours de toutes ses forces vitales et de toutes ses énergies, le triste honneur de démasquer les batteries du camp libéral, en attaquant les catholiques non pas pour les projets destructeurs, dont ils furent un jour injustement accusés, mais seulement pour leurs principes et leur foi, pour la seule raison qu'ils sont des catholiques dévoués à l'Eglise et au Pape.

En effet, le Président du Conseil a déclaré ouvertement, l'autre jour, de ne pas se préoccuper, et même de voir avec plaisir, en vertu de la grande réforme électorale, les cléricaux italiens entrer, bannières au vent, dans la vie politique; il ne s'en préoccupe pas, mais s'en réjouit plutôt pour deux raisons: parce que cette entrée supposée démontrera "l'impossibilité d'une réaction" et parce qu'elle obligera le parti libéral à s'unir et à combattre.

Les cléricaux que l'honorable Giolitti désire voir combattre, au palais législatif ou ailleurs, ne sont donc plus les réactionnaires que l'on craignait jadis, les prétendus conspirateurs contre la patrie, mais bien ceux qui dans leur conception des problèmes politiques, religieux, moraux et sociaux, et dans la recherche des meilleures solutions possibles, s'inspirent à la source des sains principes du catholicisme, aux lois saintes de l'Eglise, aux conseils et aux sages directions du Souverain Pontife. Ce sont ceux qui supportent, sans mot dire, toutes les charges de la vie civile;

qui envoient leurs fils payer le tribut du sang à la cause des intérêts plus ou moins sûrs de la patrie; qui respectent les autorités, lors même qu'elles ne le méritent pas; qui fuient les soulèvements et les émeutes; qui constituent, en somme, un élément précieux, que dis-je, le plus précieux de la vie sociale et de la bonne entente des individus!

Et pour combattre cet ennemi commun, comme il l'appelle, quels sont les amis fidèles, les précieux alliés, que le chef du gouvernement désire avoir pour compagnons dans la grande lutte patriotique, si, toutefois, ils n'ont pas de répugnance à suivre des hommes de gouvernement, c'est-à-dire des représentants plus ou moins authentiques de l'ordre social?

Ce sont ces "valeureux" qui dans les villes et les campagnes excitent les ouvriers aux grèves désastreuses et aux querelles de classes; ceux qui prêchent dans les casernes la rébellion, le parjure et la félonie; ceux qui, il y a à peine quelques mois, essayaient, heureusement en vain, de troubler de fond en comble toute la vie nationale, au moment même où le pays se trouvait engagé dans une entreprise coloniale risquée capable de compromettre non seulement l'honneur, mais encore les intérêts les plus vitaux; ceux qui encore hier, à la Chambre Italienne, forçaient les orateurs à se voiler la face pour cacher l'horreur que leurs inspiraient les paroles de ces amis et de ces alliés tant désirés qui dégoisaient sur les manifestations que l'on prenait pour le plus pur patriotisme!

Voilà ceux que l'honorable Giolitti prêche et recherche l'amitié et l'alliance pour faire la guerre aux catholiques. Qu'il fasse à son goût! Son choix ne nous surprend pas parce que nous connaissons depuis longtemps ses préférences et c'est un fait notoire que les gouvernements et les institutions ont toujours les amitiés qui répondent le mieux à leur caractère et le sort qu'ils méritent. S'il y a eu surprise et désenchantement, ce sont ceux-là seuls qui ont pu éprouver que

LE DRAME DE L'ÉCOLE

Il y a un drame, et le plus poignant des drames, dans le dernier roman de M. René Bazin, "Davidée Birot". L'auteur n'a rien d'un pamphlaire; le mal est plutôt pour lui un objet de pitié qu'un objet de haine. Ses plus fortes colères ne vont guère au-delà d'un regard de miséricorde. Il y eut au XVIII^e siècle un certain Père de Longueville auquel on reprochait ses "fureurs d'absolutions"; M. R. Bazin a au moins l'enthousiasme de l'indulgence plénière. Il ne nie pas le mal, mais c'est à peine s'il croit au méchant; sa belle âme sympathique, rayonnante, contient tout l'Evangile et le répand en flots de paix et de douceur. D'autres auraient écrit au frontispice du roman l'un ou l'autre de ces titres: "Mademoiselle Primaire", ou bien "Madame Aliboron"; M. R. Bazin ne veut pas de ces représentations voyantes et bruyantes. Il ne hait pas, il ne méprise point; il met à la première page: "Davidée Birot", et la figure de son institutrice est si aimable, si attrayante, qu'on la placera peut-être, ces jours-ci, sur les murailles de nos écoles libères.

Ce livre de paix est cependant un livre de vérité. Jamais encore on n'avait si bien décrit le fléau dont les écoles de France sont le foyer. C'est comme un hôpital qui s'ouvre; les victimes sont là, disant leur plainte, avouant leur détresse, implorant un remède, et, au milieu d'elle, Davidée Birot se frappe la poitrine, s'avoue impuissante et réclame pour elle-même la délivrance du mal qu'elle a propagé de ses mains inconscientes.

Elle en fut la première atteinte. Le jour où elle entra à l'Ecole normale, la religion n'était déjà plus pour elle qu'un vague souvenir de robe blanche et de fraîche couronne. On l'a mise, durant deux ou trois ans, au régime du brouet officiel; on lui a servi de grandes pauvretés dans l'assiette commune, on l'a gorgée de principes sur l'honneur, la dignité, la solidarité, et de tout le gratin de la morale indépendante. Et la pauvre enfant, trop sincère et trop sensible pour ne pas percevoir le néant de cette nourriture frelatée, se demandait: "Que vaut ce qu'on me donne? Est-ce de la lumière pour mon esprit, de la force pour ma volonté, du sang pour mes veines?" Et l'on riait autour d'elle de ses inquiétudes et de ses impatiences.

La voici maintenant dans sa chaire, chargée de rompre le pain à de jeunes affamées. Que voulez-vous qu'elle leur donne, sinon le peu qu'elle a? Et ce n'est rien: des mots, des phrases, des bulles d'air qui vont à peine jusqu'au plafond de l'école. Au bout de quelques jours, elle est réduite à se comparer à "une semence de graines vides"; elle a le droit d'avouer à sa mère, en une heure de confidence douloureuse: "J'essaie de former des consciences et je sens qu'elles m'échappent, qu'elles meurent comme des nouveau-nées, qu'on m'a chargée de nourrir, et pour qui je n'ai pas de nourriture. Je n'ai que l'angoisse maternelle."

Où, on meurt autour d'elle: elle n'a devant elle que de pâles aménités, de pauvres petites créatures que rien n'élève ni ne soutient et qui ne peuvent même pas marcher, alors qu'elles devraient voler. Un jour, elle arrive au chevet d'une de ses élèves qui agonise; la moribonde lève vers elle des regards de naufragée qui cherche l'épave où s'accrocher, elle dit: "Faut-il que je prie, mademoiselle?... N'est-ce pas qu'il y a un bon Dieu?...?" Et Davidée Birot demeure muette; elle ne sait pas. La mort est partout dans ce paysage de l'école athée, et la mort sans un sourire, sans un espoir qui console. Il y a là des scènes d'un symbolisme tragique. Une maîtresse fait devant la classe la leçon de morale. Elle pécore, elle dit: "Vous savez que je ne crois pas à l'immortalité de l'âme. Je crois aux transformations de la matière. Si ma petite fille à moi mourait, au lieu de prier pour elle, ce qui serait peine perdue, je planterais et je sèmerais des fleurs sur sa tombe, et j'irais en respirer le parfum." Alors, des gémissements éclatent, des cris perçants s'élèvent; toute la classe est debout: "Anna qui est morte!... Elle a les yeux fermés. Comme elle est blanche! Elle est morte!... Elle n'entend plus." Ainsi meurent les âmes sur les bancs de la primaire... M. Debière qui, en sa qualité d'anatomiste, ne travaillait sans doute de la proie qui lui est offerte. Mais que de cadavres, grand Dieu! Nos écoles dégorgeant sur les salles d'amphithéâtre. Vous dites que tout cela va; Davidée Birot vous répond: "Quelle pourriture!... Je suis enveloppée par elle. Il y en a que je ne connais pas et que je devine. J'ai peur d'elle."

Et contre cette pourriture, il n'y a plus de remède. Une fois gangrénés, croient sérieusement que les institutions qui tirent leur origine du libéralisme sont susceptibles de régénération.

Dieu a fait les nations gérissables, et c'est en Lui que nous mettons notre confiance et notre espoir; mais, même de la toute-puissance divine nous ne pouvons pas exiger l'absurde, c'est-à-dire, que de racines gâtées et d'un tronc desséché naissent des tiges vigoureuses et des rameaux chargés de bons fruits!

"Osservatore Romano", 12 mai 1912.

Il est rare que les consciences se gèrent. Davidée Birot le sait bien. Quand elle sort de son école, la rue ne lui offre que des tableaux de corruption. Ils sont beaux les saints de la morale indépendante! Voici une jeune femme qui est la honte du village; Davidée essaie de la sermonner. Elle lui parle des lois, des usages reçus, de la morale apprise. Et Phrosine riposte hardiment: "Est-ce que chacun n'a pas le droit de disposer de son corps? Vous croyez que c'est le mal qui permet cela? Vous racontez cela aux enfants! Mais voyez-vous, la loi, c'est comme les usages, mademoiselle; on peut y faire attention quand on est riche et qu'on a le temps... Votre morale à vous, c'est ce que vous voulez; la mienne à moi, c'est ce que je peux." Et que répondre à la Phrosine? Elle est logique dans ses monstrueux paradoxes. On l'a nourrie d'un certain nombre de négations qui l'ont débarrassée du divin, et de quelques principes humains sans la moindre prière sur sa conscience fruste. On l'a installée dans l'anarchie abstraite; elle se concrétise et se réalise dans la brutale anarchie morale. Pour la condamner, simplement pour la discuter, Davidée Birot devrait en appeler à un ordre supérieur qu'elle ne connaît pas encore.

Elle le connaît un jour. Par le seul instinct de la vie et des nécessités de la vie, elle reviendra au seuil du temple que son école nie et insulte. En dehors de M. Poincaré et de M. Guist'hau, quelques-uns sont payés pour perpétuer sur la terre de France la grande famine dont meurent les consciences. Il y a Mme la Directrice, dont la chaire est presque un trône et qui porte sa férule comme si c'était un sceptre. Mme la Directrice ne s'efforce de rien et se console du reste. Vous lui dites qu'il est bien fâcheux qu'une femme mariée vive illégalement; elle vous répond aussitôt: "Quel mot! Comme vous y allez! Qu'est-ce que cela peut vous faire?... Des mots. La morale, c'est ce que je dis en classe, d'après des programmes qui changent; une leçon; la géographie des bancs de sable. C'est ce qui vaudra l'inspecteur, ce que vaudra le ministre. Ils sont chefs de religion. Ça les regarde, ça ne me regarde pas... Je vis comme je veux, je laisse les gens vivre comme ils veulent." Mme la Directrice fait peser son joug de fer sur celles qui vivent à son ombre; elle ne connaît que cette morale élémentaire.

Il y a ensuite M. l'inspecteur. M. l'inspecteur a le teint fleuri, la boutonnière fleurie; il fleurit même sa parole. Il a le regard direct, impérieux, presque impérial. Cautelleux avec des formes rudes, il joue au protecteur indulgent et paternel. M. l'inspecteur, de son vrai nom, n'est que M. l'inquisiteur. Il inspecte, c'est-à-dire qu'il enquête. Devant les enfants, il abonde sur l'orthographe et les lépidoptères; devant les maîtresses, il insiste plus volontiers sur l'athlétisme dont il est le gardien sacré. Vous lui demandez: "Al-je le droit d'entrer dans une église, d'y porter mon livre de messe, d'y prier pour mes morts?" Il lève de grands yeux distraits vers les nuages qui passent et il vous répond par des fariboles sur la liberté... jusqu'au bout de la longe.

Mais, derrière M. l'inspecteur et Mme la Directrice, il y a Davidée Birot. Il y a une âme en peine, une âme en voyage vers Dieu. Elle s'en vient de très loin, d'un foyer où le père mettait sa fin dernière en une entrée à la préfecture et confondait la couronne des élus avec l'écharpe municipale. A l'école normale, on lui a dit que le devoir c'est ce que la société exige, ce qu'elle sanctionne du verdict de son opinion et de ses peines effectives. Maintenant, la jeune fille voit bien que se soumettre à l'opinion revient à s'asservir à ce qui passe, à ce qui change: "Avoir pour soi l'opinion d'aujourd'hui et l'avoir contre soi demain, et pour le même acte, être approuvé hier et blâmable aujourd'hui. Quelle morale était-ce là?" Et, devant ses cahiers de l'école normale, elle reste à peu près comme un homme qui enferme sa fortune dans un coffre-fort et qui n'y trouve plus rien après quelques mois passés.

Elle est en marche. Toutes les puissances morales sont soudain déclanchées; l'âme a pris son essor vers Dieu. Elle veut se dévouer à la misère qui l'entoure, almer, consoler, et elle a vite fait de se sentir à la limite de son pouvoir. Elle veut enseigner, éclairer, illuminer; et la moindre question sur l'au-delà de la vie la laisse sans parole. La jeune malade qui l'interroge sur Dieu et sur la prière est toujours devant ses yeux: "Petite malade, tu avais cru à la fontaine; je suis sans eau, je suis de la boue desséchée, de la pierre friable, comme les buttes d'Ile, où ce qui désaltère le monde, l'espérance, est tout de suite tarie." Se débarrasser ainsi c'est déjà monter; douter à ce point, c'est croire presque. Et Davidée monte toujours, sans cesse plus avide de croire. Elle assiste à des funérailles; elle console, elle apaise, elle expérimente au jour le jour la force morale du catholicisme et la convenance de l'âme humaine au mystère de la foi... Oh! qu'il est beau ce "vol de l'âme", comme disait L. Veuillot, ce vol de l'âme blessée qui secoue le sang de la blessure et remonte en un élan continu vers

les cimes que le soleil inonde, où la paix habite, cette paix qui est la respiration dans la certitude! M. R. Bazin communique un tel essor à cette âme que rien ne l'arrêtera plus, et qu'on se demande par quel miracle d'adaptation elle pourrait encore s'attarder dans son milieu et se laisser à son métier.

Rêve de poète! dira-t-on. Possible tout de même. Il n'y a d'ailleurs que deux issues à la tragédie dont l'école est le théâtre: ou bien l'âme de France s'endormira dans le mort, ou bien elle se rebellera pour devenir à la vie. Messieurs les libéraux préféreraient sans doute un autre dénouement à ce drame: un mariage quelconque, un contrat à la loi avec de mutuelles concessions. Mais les mariages libéraux ont été stériles et ont abouti à tant de choses que je ne crois guère à la conclusion de celui-ci.

C. LECIGNE

("L'Univers").

LE SUCCÈS DU CONGRÈS

Le Congrès de la langue française comme tous s'y attendaient... les uns le souhaitant, d'autres le redoutant... a magnifiquement réussi, comme réussissent toujours les grandes démonstrations à Québec.

Il a réussi: des discours splendides ont été prononcés devant un immense auditoire fidèle jusqu'au dernier instant.

N'y eût-il eu que ce spectacle inouï d'une foule attentive émue, qu'il faudrait s'en réjouir.

N'y eût-il eu que l'envoi de l'éloquence—signe caractéristique de notre race—qu'il conviendrait d'être satisfait. Il a réussi: dans les sections, des travaux de toute sorte, étudiant tous les aspects du problème national et religieux, formeraient une mine inépuisable pour la défense de la langue française. La liste des auteurs est suggestive: tout ce que le Canada compte de plus remarquable a tenu à collaborer à l'oeuvre linguistique; et, n'était l'absence de quelques uns des champions de nos droits, la joie serait sans ombre ni mélange. Il a réussi: on a décidé de former un comité permanent—quelque chose d'identique à l'Association canadienne—et dont le but sera de promouvoir ou de défendre la langue française sur tous les terrains et contre tout venant. On a accepté en principe l'idée de l'honorable sénateur Bélanger de fournir à ce comité permanent, le nerf de la guerre, l'argent.

Car il n'y a pas à se le dissimuler, ce ne sont plus des luttes isolées qui se préparent, suivies tout souvent de défaites, mais c'est l'engagement général sur le front de toute l'armée rangée en bataille qui s'annonce. Il faudra de l'argent, et beaucoup d'argent; il faudra du sang-froid, et beaucoup de sang-froid; il faudra de la ténacité, et beaucoup de ténacité. Les délégués des provinces anglaises et ceux des Etats-Unis étaient venus décidés à sonner le clairon. Et ils sont repartis contents.

Il a réussi: la foi et la langue se sont donnés la main.

Après cela l'on pourra se demander pourquoi le Congrès a été non seulement français mais catholique.

Qui donc ignore qu'aux avant-postes le clergé veille, et veille presque seul?

Quand les groupes de l'avant-garde seront assés vivaces pour résister à tous les assauts, verra-t-on se former, comme dans la province de Québec, une faction oublieuse du passé, voulant prendre en main la direction des Canadiens-français afin de leur assurer ces fruits de mort dont la pauvre France a tant souffert?

PACIFIQUE.

LES 7 HUILES de BOULANGER La Merveilleuse Nourriture des Nerfs GUERIT Toutes douleurs de Rhumatisme Névralgie Lumbago Sciaticque Crampes Entorses Maux de reins, etc.

La Cie d'Entreprises Chimiques 320 Av. Mont-Royal Est, Montréal

CADEAUX

Vous qui avez l'intention d'offrir un cadeau à votre ami, vous devriez acheter de suite, car dans le moment je puis vous offrir à un prix des plus minimes une magnifique plume-fontaine, garantie en or de 14 K. et cela pour la somme de 10 K. Allez vous en acheter pas moins d'une couple de plumes pour vous en procurer une semblable.

Ayez-en une pour vous, tous ceux qui en ont acheté disent que c'est presque pour rien, et la fait est que pour le coût des plumes de se priver d'une plume-fontaine en or de 14 K.

Ajoutez 5c. pour mailing et frais d'emballage.

J. L. TARDIF, AGENT DES MANUFACTURIERS, 481, rue St-François, - QUEBEC, P.Q.

Feuilleton de ::
L'Action Sociale

Par Walter Scott

IVANHOE

(Suite)

— Que pensez-vous de ce Waldemar Fitzurse, mon cher de Bracy ? Il se flatte d'être notre chancelier. Mais nous ferons plus d'une réflexion avant de lui confier une place de cette importance. Je gage, mon cher Maurice, que vous croyez avoir perdu de quelque chose de mon amitié par la fermeté avec laquelle vous avez refusé cette tâche que Waldemar a acceptée, avec tant d'empressement ; ce qui montre, avec évidence, le peu de respect qu'il a pour notre sang.

Eh bien, de Bracy, l'arrestation de mon frère n'est pas un titre aussi certain à la haute dignité de chancelier que votre refus courageux et chevaleresque au bâton de grand-marchal du royaume. Allez, de Bracy, en commencer dès à présent le service.

— Tyran inconstant ! pensa de Bracy en sortant de l'appartement, bien peu celui qui se fie à toi ! Cette place de grand chancelier depuis si longtemps promise, Dieu sait si l'obtiendra si tu réussis dans tes projets. Mais celle de grand-marchal d'Angleterre, dit-il, en relevant la tête avec fierté et allongeant le bras comme pour prendre le bâton de commandement, certes, c'est un prix qui mérite d'être disputé.

A peine de Bracy eût-il quitté le prince, que celui-ci ordonna qu'on lui envoyât Hugh Bardon, chef des écuyers et des espions ; et lorsqu'il fut devant lui :

— Bardon, que t'a demandé Waldemar ?

— Deux hommes résolu connaissant parfaitement les bois du nord de l'Angleterre. Je les lui ai donnés.

— Fort bien ! Waldemar part-il avec eux ?

— A l'instant même, prince.

— Quelle suite a-t-il ?

— Le gros Thorobry, Whetral, qu'on a surnommé Stephens Cour-de-Fer, à cause de sa ferocité, et trois hommes d'armes du Nord.

— Fort bien ! reprit le prince. Bardon, tu surveilleras avec soin et sans qu'il s'en doute toutes les démarches de Bracy, et tu m'en rendras compte ; n'y manque pas !

Bardon fit un salut respectueux et se retira.

— Si Maurice me trahit, comme sa conduite me donne lieu de le supposer, se dit Jean, sa tête sautera, quand Richard frapperait aux portes d'York.

CHAPITRE XXXIII

Il faut maintenant que nous allions retrouver Isaac d'York, qui se rendait à Templestowe pour obtenir la liberté de sa fille. Cette commanderie n'était située qu'à une journée du château de Torquilstone, et le Juif y arriva avant la nuit.

Le château, entouré de magnifiques prairies, était parfaitement fortifié ; deux soldats vêtus de noir et armés de halberdards gardaient le pont-levis. On voyait de temps en temps un chevalier en longue robe blanche traverser la cour silencieusement, car la rigueur assésienne de l'ordre du Temple était maintenue dans toute son étendue sous l'oeil sévère du grand-maître Lucas de Beaumanoir.

Isaac s'arrêta un moment à la porte, pour réfléchir aux moyens de s'assurer l'accueil le moins défavorable ; car il n'ignorait pas que sa malheureuse race était un objet d'exécration pour ceux auxquels il venait demander sa fille.

Lucas de Beaumanoir se promenait, en ce moment, dans un petit jardin situé dans l'intérieur des fortifications de la commanderie. Il causait avec Conrad Montfichet, chevalier de l'ordre, venu avec lui de Palestine.

Le grand-maître était avancé en âge, comme le prouvaient sa longue barbe blanche et ses gros sourcils, qui ombrageaient des yeux dont le temps n'avait pu diminuer l'ardeur. Ce chef redoutable, d'une piété éprouvée, réunissait dans sa physionomie la fierté du guerrier et l'humilité du chrétien. Ses traits amalgamés par le jeûne et l'abstinence avaient de la noblesse ; sa démarche était grave et imposante ; son manteau de bure blanche, taillé strictement d'après les règles de saint Bernard, avait sur l'épaule droite la croix en drap rouge, particulière aux templiers. Il portait à la main un "abacus" ou bâton de commandement, dont l'un des bouts était terminé par une pomme plate, sur laquelle se voyait gravée la croix de l'ordre, inscrite dans un cercle, ou orle, en termes de blason. Le chevalier qui l'accompagnait portait le même costume, mais son air respectueux prouvait que c'était le seul point d'égalité qu'il y eût entre eux.

— Conrad, lui disait le grand-maître, cher compagnon de mes travaux, ce n'est que dans votre sein que je puis déposer mes chagrins. La destinée de notre ordre touche à une crise. Le désintéressement et la piété de nos prédécesseurs nous valurent de puissants amis ; nos richesses ont suscité contre nous de puissants ennemis. Il faut renoncer à ces riches-

ses, qui offrent une tentation aux princes. Il faut reprendre ces mœurs austères qui faisaient l'édification de la chrétienté. Il faut nous montrer les fidèles champions de la croix, sacrifier à ses plects, non seulement nos passions, mais même nos inclinations naturelles et nos plaisirs légitimes. Tout ce qui peut être permis aux autres chrétiens ne l'est pas pour cela aux chevaliers du Temple ; sinon, remarquez bien mes paroles, l'ordre du Temple sera détruit, et son nom ne sera plus cité que comme celui des empires jadis florissants.

— Puis-je le ciel, dit Conrad, détourner de nous une telle calamité ! — "Amen !" dit le grand-maître d'un ton solennel.

En ce moment, un écuyer entra dans le jardin, et ayant salué profondément le grand-maître, attendit sa permission pour rompre le silence.

— Parle, Damien, que me veux-tu ?

— Un Juif est à la porte, noble et révérend grand-maître, et demande à parler au frère Brian de Bois-Guilbert.

— Damien, amenez ce Juif, dit le grand-maître.

Puis il reprit : — Il nous importe de surveiller les démarches de Bois-Guilbert. Il est brave et vaillant ; mais je crains qu'il ne soit engagé dans des projets politiques qui sont loin d'avoir mon assentiment.

Isaac entra à ce moment et se prosterna devant le grand-maître avec humilité.

— Retire-toi, Damien, dit le grand-maître, et ne laisse entrer personne dans le jardin avant que nous en soyons sortis.

Damien s'étant retiré :

— Juif, dit Beaumanoir avec un air de hauteur, réponds brièvement aux questions que je vais te faire ; et surtout dis la vérité, car si ta langue cherche à me tromper, de par la sainte croix, je te la ferais arracher.

Le Juif s'apprêtait à répondre, mais le grand-maître ne lui en laissa pas le temps.

— Silence, infidèle ! ne parle que pour me répondre. Quelles sont tes affaires avec Brian de Bois-Guilbert ?

Isaac, frappé de terreur, ne sut que répondre.

Beaumanoir, voyant sa frayeur mortelle, lui dit :

— Réponds, tu n'as rien à craindre si tu ne cherches pas à m'en imposer ; je te demande pourquoi tu désires voir Brian de Bois-Guilbert.

— Pour lui remettre une lettre du prieur de Jorvaulx, le respectable Aymer.

— Donne-moi cette lettre.

Isaac avança d'une main tremblante la lettre vers Beaumanoir.

— Recule-toi, dit ce dernier ; je ne touche les infidèles qu'avec mon épée. Conrad, prenez cette lettre et donnez-la-moi.

Le grand-maître rompit le cachet de la lettre, et bientôt un sentiment de surprise mêlé d'horreur se peignit sur sa figure vénérable.

— Est-il possible ? s'écria-t-il. Lisez cette lettre, Conrad, lisez-la tout haut.

Conrad lut ce qui suit :

"Aymer, par la grâce de Dieu, prieur du couvent de l'ordre de Cîteaux, de Sainte-Marie de Jorvaulx, à sire Brian de Bois-Guilbert, chevalier du saint ordre du Temple.

"Sire chevalier, le Juif Isaac m'ayant demandé une lettre en sa faveur pour vous, je lui donne celle-ci. Il prétend que vous avez enlevé sa fille et que vous la tenez prisonnière pour réclamer de lui une rançon. Bien que je sache, sire chevalier, que l'argent que vous voulez vous procurer est pour servir une cause sacrée, je ne saurais trop vous recommander de mettre cette fille en liberté le plus vite possible ; car songez au scandale qui éclaterait si l'on apprenait qu'une femme juive est détenue à Templestowe. Que Dieu vous ait en sa sainte garde !"

"Aymer, Pr. S. M. Jorvoicencis."

— Qu'en pensez-vous, Conrad ? une femme à Templestowe ? une Juive ? Mais, Juif, réponds : ta fille est donc prisonnière de Bois-Guilbert ?

— Oui, révérend seigneur, et tout ce que je puis offrir pour sa rançon...

— Paix, Juif ! Contente-toi de répondre. Ta fille n'a-t-elle pas exercé l'art de guérir ?

— Oui, digne seigneur ; elle soigne le chevalier, l'écuyer, le pauvre et le riche, et tous bénissent le savoir que le ciel lui a accordé. Bien des gens ont été guéris par elle quand tout autre secours humain leur aurait été inutile ; la bénédiction du Dieu de Jacob était sur elle.

— Mais, Juif, continua-t-il, qui a donné à ta fille les secrets des herbes miraculeuses qu'elle emploie ?

— Une femme de notre nation. — Son nom ?

— Miriam, répondit Isaac en tremblant.

— Miriam ! détestable Juif ! s'écria Beaumanoir, Miriam qui fut brûlée pour crime de sorcellerie ! Je traiterais de même ta fille, qui ose jeter des sorts sur les chevaliers du Temple. Damien, qu'on mette ce Juif à la porte, et qu'il périsse s'il y représente. Quant à ta fille, nous agirons avec elle comme l'exigent les lois chrétiennes. Allez me chercher immédiatement Albert de Malvoisin.

Le pauvre Isaac, chassé ignominieusement, courut chez le rabbin Nathan Ben-Samuel, pour le consulter sur ce qu'il devait faire dans cette cruelle occurrence.

CHAPITRE XXXIV

Le commandeur Albert de Malvoisin, président, ou pour parler le langage de l'ordre, précepteur des Templiers à Templestowe, était frère de Philippe de Malvoisin, l'ami de Bois-Guilbert.

Au moment où le grand-maître le fit appeler, il venait d'apprendre, par Bois-Guilbert, la présence de Rebecca dans un appartement éloigné de l'habitation des frères.

Lorsqu'Albert fut en présence du grand-maître, il lut dans les yeux de ce dernier qu'il connaissait cette convention aux lois des Templiers et il resta interdit sous le regard sévère de Beaumanoir.

— J'apprends, dit ce dernier, que dans cette maison consacrée à Dieu et au saint ordre du Temple, il se trouve une femme juive qui y a été amenée par un de nos frères. Il est impossible que vous l'ignoriez, sire commandeur. Comment se fait-il que vous ayez souffert qu'une Juive, une sorcière, souillât de sa présence notre sainte maison ?

— Une sorcière ! répéta Albert de Malvoisin ; que les saints anges veillent sur nous !

— Oui, une sorcière. Nieriez-vous que Rebecca, la fille du misérable usurier Isaac d'York, l'élève de l'infâme sorcière Miriam, se trouve en ce moment... j'ai honte de le dire, dans votre commanderie ?

— Votre Sagesse, révérend grand-maître, répondit Albert, vient d'écarter le voile qui couvrait mes yeux. Je ne pouvais revenir de mon étonnement en apprenant que notre frère Bois-Guilbert avait été aperçu, hier soir, rentrant à cheval et ayant en croupe une femme évanouie. Sur les questions que je viens de lui faire, il m'a répondu qu'il avait voulu obtenir de l'argent du Juif Isaac, pour des projets relatifs au prince Jean, il s'était entendu avec Front-de-Boeuf pour retenir la fille du Juif dans Torquilstone et obtenir du père une forte rançon.

Le château ayant été incendié, notre frère Brian n'avait pas voulu laisser périr cette malheureuse ; il avait donc été l'arracher au danger et l'avait confiée à un de ses esclaves. Mais dans sa fuite du château, l'esclave qui emmenait la Juive avait été tué, Bois-Guilbert avait été forcé de se charger de cette jeune fille ; et étant poursuivi par les vauqueurs, il s'était vu dans la nécessité d'entrer à Templestowe, avec son fardeau, ce qui n'avait jamais été dans ses intentions primitives. Mais maintenant que Votre Sagesse a découvert que cette femme est une sorcière, tout s'explique, et je comprends comment l'ennemi du genre humain a pu égarer Brian de Bois-Guilbert.

— Oui, dit le grand-maître, tout s'explique ; il est évident que notre frère mérite plus de pitié que de blâme. Quant à cette misérable sorcière, qui a osé prendre un soldat du Temple pour objet de ses maléfices, elle mourra.

— Mais les lois de l'Angleterre ? dit le commandeur.

— Les lois de l'Angleterre, répondit Beaumanoir, permettent et enjoignent même à chacun de faire exécuter les jugements dans sa juridiction. Le plus petit baron peut faire arrêter, juger et condamner une sorcière prise sur ses domaines. Refuserait-on le même droit au grand-maître du Temple dans une commanderie de son ordre ? Non, non, ce serait impossible. Nous jugerons et condamnerons la sorcière ; elle ne souillera plus la terre, et le ciel pardonnera aux justes qu'elle a égarés momentanément. Commandeur, faites préparer la grande salle du château pour le jugement.

Albert fit un profond salut et se retira ; mais avant de faire préparer la grande salle il se rendit près de Bois-Guilbert pour l'informer de ce qui se passait.

— De par le ciel, Malvoisin ! s'écria le templier, la malheureuse n'est pas sorcière. Lorsque j'ai été la chercher au milieu des flammes, elle ne voulait pas que je la sauvasse ; j'ai dû la prendre de force. Elle

ne saurait être la victime de mon obstination à la sauver.

— Vous êtes victime d'une sorcellerie, Brian ; cette femme avait jeté un charme sur vous, car comment expliquer autrement cette obstination à sauver une Juive ? C'est une sorcière ; elle périra dans les flammes.

— Non, de par le ciel ! s'écria Bois-Guilbert.

— Si, de par le ciel ! répliqua le commandeur ; et plus vous ferez d'effort pour la sauver, plus notre grand-maître comprendra la nécessité de rompre le charme qui vous possède, en faisant brûler la magicienne qui l'opère.

— Albert, dit Bois-Guilbert, vous êtes mon ami ; il faut favoriser l'évasion de Rebecca.

— Je le voudrais, Brian, que cela me serait impossible. Les portes sont gardées, et nul ne pourrait sortir de la commanderie avant le jugement. D'ailleurs, mon cher frère, je suis, comme le grand-maître, persuadé que le démon s'est servi de cette infâme Juive pour vous troubler le jugement ; il faut qu'elle périsse.

— Mais si elle consentait à abjurer ses erreurs, à recevoir le saint baptême, ne pourrait-on la sauver ?

— Voyez-la, dit Albert ; il est certain que la fermeté du grand-maître fléchirait, si la Juive renonçait à sa religion maudite. Mais demain à midi, l'instruction du procès commencera ; vous ne pourrez avoir aucune entrevue avec la prisonnière avant qu'elle ait été interrogée.

— Quoi ! si promptement ? dit Bois-Guilbert.

— Vous savez que ces procès ne sont pas longs quand, à l'avance, on connaît la culpabilité des accusés. Mais séparons-nous ; je vais faire disposer la salle du jugement ; après l'interrogatoire vous pourrez faire connaître à la Juive la seule chance de salut qu'elle ait. Dieu vous garde, frère.

Le commandeur rencontra, en se rendant à la grande salle, Conrad qui l'informa que l'on avait déjà appris que parmi les gardes jadis au service de Front-de-Boeuf et qui étaient venus le matin même se réfugier à Templestowe, il se trouvait deux hommes qui connaissaient plusieurs sorcelleries de la Juive Rebecca.

Le lendemain des événements que nous venons de rapporter, la grosse cloche du château sonnait midi quand Rebecca entendit le bruit des pas de plusieurs personnes dans l'escalier ; la porte de sa chambre s'ouvrit ; elle vit entrer le commandeur Albert de Malvoisin et Conrad Montfichet, suivis de quatre gardes vêtus de robes noires et portant des halberdes.

— Fille d'une race maudite, lui dit le commandeur, lève-toi et suis-moi.

— Où me conduisez-vous ? demanda Rebecca.

— Juive, répondit Conrad, il ne t'appartient pas de nous interroger ; tu ne dois qu'obéir. Apprends cependant que tu vas être traduite devant le tribunal du grand-maître de notre saint ordre pour y être jugée.

— Que le Dieu d'Abraham soit loué ! me dire que je vais paraître devant un juge, lors même qu'il est l'ennemi de notre peuple, c'est m'assurer que je vais trouver un protecteur. Je vous suis avec confiance ; permettez-moi seulement de prendre mon voile.

Elle descendit tous l'escalier, et ayant traversé une longue galerie, elle se trouva dans la grande salle, où le grand-maître avait établi son tribunal.

L'extrémité de cette salle, séparée par une balustrade, était remplie d'écuyers et d'hommes d'armes.

Pendant que la malheureuse Rebecca traversait la foule, quelcun lui mit dans la main un morceau de papier. Cette assurance que quelcun dans cette assemblée s'intéressait à elle, lui donna du courage ; et quand elle fut à la place qui lui était assignée, elle leva les yeux. La scène qui s'offrit à ses regards sera décrite dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXXV

Le tribunal érigé pour le jugement de l'innocente et infortunée Rebecca occupait le dais ou partie élevée de la salle. Le grand-maître, assis sur un siège élevé, tenait main le bâton que nous avons décrit, signe de sa puissance. A ses pieds, était placée une table devant laquelle étaient assis deux scribes, chapelains de l'ordre, chargés de dresser le procès-verbal de ce qui allait se passer. Quatre commandeurs étaient sur la même ligne que le grand-maître, mais sur des sièges moins élevés ; puis venaient les simples chevaliers, assis sur des bancs encore moins élevés que ceux des commandeurs ; derrière le grand-maître se tenaient debout les écuyers de l'ordre. La pauvre Rebecca était assise sur la sellerie des accusés.

Toute l'assemblée avait un air de gravité profonde ; car ce que nous trouvons cruel aujourd'hui avait sa source dans l'exagération d'une croyance respectable.

Une grande foule attirée par la curiosité remplissait la partie inférieure de la salle ; car Beaumanoir avait ordonné qu'on ne refusât à personne l'entrée de Templestowe, afin de donner une grande publicité à l'acte de justice qu'il allait exercer. Ses grands yeux bleus brillaient, et sa physionomie semblait

s'exalter par le sentiment intime de sa haute dignité. Un psaume entonné par deux chapelains ouvrit la séance, et Beaumanoir s'y associa d'une voix forte que l'âge n'avait pas altérée. Le chant du "Venite exultemus Domino", que les Templiers faisaient entendre lorsqu'ils attaquaient leurs ennemis terrestres, lui avait paru de circonstance pour célébrer son triomphe sur les puissances des ténébreux car c'est ainsi qu'il envisageait le jugement qu'il allait prononcer.

Quand les chants eurent cessé, le grand-maître jeta un coup d'oeil sur le cercle qui l'entourait et remarqua que Bois-Guilbert n'était pas à sa place de commandeur, mais dans un coin parmi les simples chevaliers.

— Voyez, dit Beaumanoir à voix basse, en le regardant d'un air de compassion, Conrad, quel effet ce spectacle paraît faire sur lui ! Il n'ose lever les yeux sur nous. Mais n'importe, nous défions les puissances de l'abîme.

Puis le grand-maître prit la parole à haute voix en ces termes :

— Vaillants et révérends commandeurs et chevaliers de ce saint ordre, mes frères et mes enfants ! vous aussi, nobles et pieux écuyers, qui aspirez à porter la sainte croix ; et vous, chrétiens de toute classe, apprenez qu'un grand scandale s'est produit dans cette sainte maison. Un chevalier, jusqu'ici le soutien de notre ordre, a oublié ce qu'il devait à son caractère en donnant l'entrée de la commanderie de Templestowe à une femme, à une Juive ! Pour qu'un homme comme le commandeur Brian de Bois-Guilbert, ce champion zélé de la croix en Palestine, ait poussé jusqu'à l'aveuglement, pour qu'il ait souillé notre maison de la présence immonde d'une femme juive, lui qui a aidé à purifier les Lieux Saints par le sang des infidèles, il faut que le noble chevalier ait subi l'influence de quelque maléfice. Satan s'est emparé de son esprit qui, il faut le dire, était depuis assez longtemps trop occupé des affaires du siècle.

A ces causes, nous avons mandé devant nous la Juive Rebecca, fille d'Isaac d'York, femme connue par ses sortilèges et les talismans qu'elle emploie journellement pour la guérison corporelle de nombre d'hommes d'armes, nobles et autres. C'est elle que notre frère a retirée des flammes de Torquilstone pour l'amener ici. Lève-toi, vous qui avez connaissance de ces faits, et rendez témoignage à la vérité, afin que nous puissions voir si notre justice peut être apaisée par le châtiment de cette infidèle, et faire notre devoir en toute connaissance de cause.

Plusieurs témoins vinrent déposer que Bois-Guilbert s'était exposé à de grands dangers pour sauver Rebecca du château embrasé. Ils donnèrent ces détails avec toute l'exagération à laquelle se livre en général le peuple lorsqu'il s'agit d'événements extraordinaires. Ainsi, les périsse qu'aurait surmontés Bois-Guilbert, en passant par la bouche des témoins, devinrent tels qu'il n'avait pu y échapper que par miracle. La manière dont le templier était arrivé à Templestowe, le soir, sans que personne l'eût aperçu, disait-on, car on n'avait su son arrivée que le lendemain matin, parut encore l'effet d'un sortilège, quoique Bois-Guilbert interrogé déclarât être entré à l'aide d'une clef qu'il portait toujours sur lui. Après l'audition des témoins qui avaient vu le templier sauver Rebecca, on adjura ceux qui, dans les spectateurs présents, connaissaient quelque chose sur la vie et sur la conduite de la Juive, de se lever. Il se fit un mouvement dans la salle, et l'on apprit qu'il s'y trouvait un paralytique auquel la Juive avait rendu en partie l'usage de ses membres. C'était un paysan saxon, qui tremblait qu'on ne lui fit un crime d'avoir été guéri par une Juive. Il fallut le traîner presque de force au pied du tribunal. Il fit sa déclaration en pleurant.

Il convint qu'étant à York, et travaillant comme menuisier pour Isaac, il avait été attaqué d'une paralysie qui le tint longtemps dans son lit, jusqu'à ce que les remèdes donnés par Rebecca, principalement un baume merveilleux, lui eussent permis de se lever et de marcher ; que, de plus, elle lui avait remis une boîte de cet onguent précieux, avec une pièce d'or pour se rendre chez ses parents, qui demeuraient près de Templestowe.

Et s'il plaît à Votre Gracieuse Révérence, ajouta-t-il, je ne crois pas que la Juive m'ait voulu du mal, car j'ai toujours fait le signe de la croix et récité un "Pater" et un "Ave" avant de me servir du remède, et il m'en a pas moins opéré.

— Paix ! exclama dit le grand-maître. C'est bien à des brutes comme toi, qui travaillent pour une race maudite, de venir vanter des cures dues au pouvoir de l'enfer. Apprends que le démon peut envoyer des malades afin de les guérir lui-même et de mettre en crédit quelques pratiques infernales... As-tu sur toi le baume dont tu parles ?

Le paysan tira de sa poche une boîte sur le couvercle de laquelle étaient gravés des caractères hébreux ; preuve certaine pour les spectateurs qu'elle sortait de la pharmacie du diable.

Lucas de Beaumanoir ordonna qu'on la lui remit et fit le signe de la croix avant d'y toucher. Comme

il connaissait les langues d'Orient, il lut facilement l'inscription suivante : "Le Mon de la tribu de Juda a vaincu."

— Étrange pouvoir de Satan ! s'écria-t-il. Qui peut changer les Saintes Écritures en blasphèmes, et faire un poison de ce qui peut être une nourriture bienfaisante ? Y a-t-il ici quelque médecine qui puisse nous dire quels ingrédients entrent dans ce baume ?

Deux hommes, un harbler de village, et un moine, s'avancèrent. Ils examinèrent le contenu de la boîte, et dirent qu'ils ne pouvaient indiquer les matières qui composaient ce baume ; mais ils y trouvèrent une odeur de myrrhe et de camphre que leur ignorance nomma des herbes orientales. Ils donnèrent à entendre que s'ils ne connaissaient pas ce remède, il fallait qu'il eût été composé par magie, attendu qu'ils étaient versés dans toutes les branches de leur art en tant qu'il était compatible avec la croyance d'un médecin.

Après cette discussion médicale, le paysan saxon demanda humblement qu'on lui remit le baume qui lui avait été si salutaire.

— Quel est ton nom, drôle ? dit le grand-maître en fronçant le sourcil.

— Higge, fils de Snell, répondit le paysan.

— Eh bien ! Higge, fils de Snell, apprends de moi qu'il vaut mieux être paralysique mille fois que de devoir sa guérison aux Juifs qui tiennent du démon le pouvoir de dire : "Lève-toi et marche" ; et qu'il vaudrait mieux ravir aux infidèles leurs trésors de vive force, que d'accepter leurs dons. Retire-toi et fais comme j'ai dit.

— Hélas ! dit le paysan, votre conseil vient trop tard, car je ne suis plus bon à rien ; mais je dirai à mes deux frères qui servent le riche Nathan-Ben-Samuel, que votre grand-maître dit qu'il est plus légal de le voler que de le servir fidèlement.

— Qu'on fasse sortir ce misérable ! dit Beaumanoir, qui ne s'attendait pas à entendre tirer une telle conclusion de ses maximes.

Higge, fils de Snell, rentra promptement dans la foule et s'y cacha ; car s'intéressant au sort de sa bienfaitrice, il voulait savoir ce qui allait arriver.

Le grand-maître ordonna alors à Rebecca de lever son voile. Elle répondit avec timidité que les filles d'Israël n'avaient pas coutume de se découvrir le visage en public. Cette réponse et la voix douce de Rebecca intéressèrent le public en sa faveur. Mais Beaumanoir réitéra son ordre, et un garde fit le geste d'arracher le voile de la Juive. Elle se leva aussitôt, et s'adressant au grand-maître et à ceux qui l'entouraient :

— Par le tendre souvenir que vous gardez de vos mères et de vos sœurs, dit-elle, je vous en conjure, ne souffrez pas qu'un homme porte la main, en votre présence, sur une malheureuse fille. Vous êtes les anciens du peuple, je vous supplie, et vous montrerez les traits d'une infortunée.

Elle prononça ces mots avec une expression de douleur et de désignation qui attendrit presque le cœur de l'austère Beaumanoir. Levant alors son voile, elle découvrit un visage où il y avait autant de dignité que de pudeur timide. Sa beauté excitait un murmure de surprise. Mais Higge, fils de Snell, fut celui sur lequel la vue de Rebecca fit le plus d'effet.

— Laissez-moi sortir, cria-t-il aux hommes d'armes qui gardaient la porte, sa vue me tue !... Ne laissez pas un de ses meurtriers !

— Paix, brave homme, dit Rebecca ; tu n'as pu me nuire en disant la vérité, et tes plaintes ne peuvent me servir en rien. Garde le silence ou retire-toi, et que le ciel te protège.

Les gardes allaient mettre Higge à la porte, mais il leur promit de ne plus ouvrir la bouche.

On appela alors les derniers témoins ; c'étaient deux hommes d'armes de Front-de-Boeuf, dont la pauvre Juive avait pansé les blessures pendant le siège de Torquilstone. Ils racontèrent l'effet merveilleux du baume qu'elle employait ; ils dirent qu'elle se parlait quelquefois à elle-même dans une langue inconnue. Puis l'un d'eux ajouta qu'il avait vu Rebecca monter sur la plate-forme de la chambre où elle était prisonnière, se changer en cygne, voler trois fois autour du donjon, rentrer par la même fenêtre et reprendre sa première forme. Cette déposition absurde, qui prenait sa source dans la tentative qu'avait faite Rebecca de descendre par sa fenêtre le premier jour de son emprisonnement, fit un effet imposant sur l'assemblée entière, tant était générale la croyance que les Juives étaient des magiciennes.

Le grand-maître demanda alors d'un ton solennel à la Juive si elle avait quelque chose à alléguer contre la sentence qu'il allait prononcer.

— Invoquer votre compassion, dit l'infortunée Juive d'une voix tremblante, serait une ressource aussi inutile que basse à mes yeux ; vous dire que soulager les malades et les blessés d'une religion différente ne peut déplaire au fondateur reconnu de ma foi et de la vôtre, ne me servirait pas davantage. Vous assurer qu'il n'y a qu'imposture dans la plupart des allégations portées contre moi serait m'exposer à ne pas être cru, puisque vous en admettez l'absurde supposition. Que puis-je donc vous dire, sinon que je pardonne à celui qui est la cause de mon malheur ? Il m'a ravi à mon père, m'a

retenue prisonnière pour l'appeler d'une misérable somme d'argent ; il sait que toutes les inscriptions énoncent contre moi sont fausses.

Elle se tut un instant et reprit : — Parlez si vous êtes chrétiens. Je vous en conjure par l'habit de vos portes, par le nom de vos maîtres, par l'ordre de chevalerie dont vous faites partie, par l'honneur de votre mère, de dire à je suis coupable de ce dont on m'accuse !

— Répondez-lui, mon frère, dit Beaumanoir, si l'ennemi contre lequel je vous vois lutter vous en laisse le pouvoir.

Dans le fait, Bois-Guilbert était tellement agité qu'il ne pouvait répondre. Cependant, faisant un effort sur lui-même, il dit d'une voix émue en regardant Rebecca :

— Le papier ! le papier ! — Eh bien ! dit Beaumanoir, tendez-vous ; le malheureux ne peut que nommer le papier, le fait est que quel que soit sans doute tracé les mots cabalistiques qui constituent le charme qui a déterminé sa conduite.

Rebecca interpréta autrement les paroles de Bois-Guilbert. Elle se leva, puis elle demanda le papier qui lui avait été glissé dans la main à son entrée dans la salle, et y jetant un coup d'oeil à la dérobée, elle

L'indifférence !

« C'est une grave bêtise !... »
 Et l'indifférence dans son sens
 propre, c'est-à-dire : action d'un être
 intelligent, ou, tout crûment, ac-
 tion d'une bête !...
 Avec vous entendu parler de ces
 pauvres déshérités de la nature
 qu'on appelle les "crétins" du Va-
 l-de-France ?
 Le missionnaire, traversant leurs
 misérables si tristes, en rencontre un
 jour.
 — Mon ami, d'où venez-vous ?
 — Sans pas.
 — Où allez-vous ?
 — Sans pas.
 — Comment vous appelez-vous ?
 — Sans pas.
 — Pourquoi ?
 — Parce que l'indifférence en matière
 de religion, c'est un "crétin". Il
 ne sait s'il vient de la matière ou de
 Dieu, ni où il va, au trou du cime-
 tière seulement ou vers une éternité
 redoutable !...
 Cet homme ne veut ni penser, ni
 raisonner, ni réfléchir. Il abdique la
 seule faculté qui nous distingue de
 la bête : la raison. L'indifférence
 est une bêtise.
 Or, personne n'a le droit d'être
 bête !...
 * * *

« C'est une grave injustice !... »
 Avec vous le droit d'être injuste
 mais être malhonnête ?...
 Et moi, voyant ma pauvreté, me
 donne tous les outils qu'il me faut
 pour gagner ma vie. Ai-je le droit
 d'ignorer son bienfait ?... Non.
 Or, Dieu, notre meilleur ami,
 nous donne nos bras pour travailler,
 nos yeux pour voir, notre intelligence
 pour comprendre et trente-six
 mille autres biens. Avec vous, sans
 devenir malhonnête, le droit d'igno-
 rer ses bienfaits ? Avec vous, à plus
 forte raison, le droit de l'ignorer
 lui-même volontairement pour res-
 ter dans votre indifférence ?...
 Si, condamné à la prison, un ami
 veut se substituer à moi et faire
 à ma place, la prison que j'ai méritée,
 aurais-je, sans cesser d'être un
 bonhomme, le droit de ne ja-
 mais saluer cet ami, de me moquer
 de lui, ou de l'ignorer comme s'il
 n'existait pas ? Je serais... un miséra-
 ble et un injuste !...
 Or, Jésus-Christ a payé pour moi
 la dette que j'avais contractée par
 la faute d'Adam. C'est de l'histoi-
 re !...
 Sais-je un homme juste quand,
 par indifférence, je m'obstine à ne
 pas même mettre les pieds dans l'é-
 glise, où mon bienfaiteur habite ?...
 * * *

« C'est une grave imprudence !... »
 Avec vous s'il y a une autre vie après
 celle-ci, savoir s'il y a un enfer...
 la chose, semble-t-il, vaut la peine
 qu'on s'en occupe !... Quand, depuis
 deux siècles, tous les prêtres nous
 disent : "prenez garde !" ne pas
 écarter de la question, c'est faire
 comme ce fou qui prétend dormir en
 plein jour sans se soucier de ce qui
 se passe devant lui !...
 Les prêtres disent que c'est pour
 votre éternité !... Voyons : Dans une
 pareille aventure, on n'est jamais
 sûr !...
 * * *

« Savez-vous l'astronomie, disait
 un philosophe à un batelier qui le
 passait.
 — Pas du tout.
 — Vous avez perdu le quart de vo-
 tre vie !... Savez-vous les mathéma-
 tiques ?
 — Pas davantage !
 — Vous avez perdu la moitié de
 votre vie !... Savez-vous la philoso-
 phie ?
 — Encore moins.
 — Vous avez perdu les trois quarts
 de votre vie !...
 Une violente tempête s'élève à ce
 moment. La petite barque menacée
 de sombrer. Le philosophe se cram-
 ponne avec terreur.
 — Savez-vous nager ? lui crie le
 batelier.
 — Hélas ! non !
 — Vous avez perdu toute votre vie,
 car vous allez vous noyer, tandis que,
 moi qui sais nager, je me salue avec
 le quart qui me reste !...
 Apprenez tout ce que vous vou-
 drez sur la terre. Si vous n'avez pas
 appris la science du salut, l'ignorant
 qui la connaît est plus savant et plus
 sûr que vous.

Histoire,
Littérature,
Religion.

AU FOYER

Le Calife, le Berger et le Bonheur

Un calife de Bagdad, dans le ne-
 sais quel siècle, étant un jour à la
 chasse, fut jeté à bas de son cheval ;
 il se fût tué instantanément sans un
 pâtre qui arrêta le coursier, au ris-
 que d'être tué lui-même.

Couvert de plaies et de bosses, le
 calife fut reporté dans son palais ;
 car les califes, tout califes qu'ils
 sont, se font des bosses et se meur-
 trissent en tombant. Quand les pre-
 mières souffrances furent passées, il
 voulut voir son sauveur. On alla cher-
 cher le pauvre berger, on l'amena
 au palais, et il fut introduit près du
 prince malade.

« Tu m'as sauvé la vie, mon fils,
 dit celui-ci : je veux reconnaître ton
 assistance ; je jure donc par ma bar-
 be que je te donnerai tout ce que tu
 me demanderas. Tu vois que ma
 générosité est digne de ma puissance.

— Oh ! Seigneur, répondit le ber-
 ger, il ne me manque pour être heu-
 reux qu'une seule chose, c'est d'avoir
 une cabane à moi avec un petit jar-
 din, pour y vivre en paix avec ma
 femme et mes enfants.

— Tu n'es pas difficile dit en sou-
 riant le calife, et appelant son vizir,
 il fit donner au pâtre sur-le-champ,
 une maisonnette et un pré situés près
 de Bagdad.

Voilà mon homme enchanté, qui
 s'en va en sautant, racontant sa joie
 à tous les passants, et le soir même
 il prend possession de son nouveau
 domaine.

Non loin de sa maison, il y avait
 un voisin, logé à peu près de même ;
 ils firent connaissance. Le voisin avait
 un petit troupeau et il s'en faisait un
 joli revenu.

« J'ai oublié de demander quelques
 bestiaux au calife, se mit à penser
 un jour notre pâtre ; mon voisin est
 bien plus à l'aise que moi. Que faire
 d'un champ sans vaches, sans mou-
 tons ? »

Et le lendemain matin le brave
 homme se rend au palais et deman-
 de à parler au calife. Il y avait ordre
 de le laisser toujours entrer.

— Eh bien ! mon ami, lui dit le
 prince avec bonté, es-tu heureux et
 ta maison est-elle commode ?

— Très commode, seigneur, dit le
 berger, et je suis fort heureux, mais
 il me manque une chose indispensable :
 un troupeau comme celui de mon
 voisin.

Je ne serai jamais à mon aise si
 je n'ai quelques bestiaux. Je viens
 supplier Votre Hauteuse de daigner
 m'en donner une petite douzaine.

— Au fait, reprit le calife, il faut
 du bétail pour un champ. Qu'on lui
 donne ce qu'il demande, et qu'il choi-
 sisse dans mes troupeaux. Va, mon
 ami, et sois heureux à tout prix.

Et le berger choisit deux petites
 douzaines et demie des plus belles
 bêtes de Sa Hauteuse. « Je serai plus
 riche que mon voisin, se disait-il tout
 bas en se frottant les mains. Mainte-
 nant, je suis le plus heureux homme
 du monde. »

Où ! mais c'est que son champ
 était bien petit pour un si beau trou-
 peau. Et puis, à un quart de lieue, il
 y avait une métairie toute neuve,
 bien jolie, bien rapportante.

Notre homme n'y put tenir long-
 temps. Il était soucieux, triste. « Voi-
 la, femme, dit-il un soir après sa
 journée, nous serons heureux que
 lorsque nous aurons une petite ferme
 comme celle d'à côté. Je vais aller à
 Bagdad pour mes affaires ; je tâcherai
 de voir le calife et de lui deman-
 der qu'il me donne cette petite mé-
 tairie-là. Qu'est-ce que cela pour lui ? »

Qui lui dit tout fait. Le lendemain
 la demande était faite ; le calife,
 après un reproche amical, donnait la
 métairie et conseillait à son protégé
 de ne pas trop suivre ses idées d'a-
 grandissement. « Oh ! maintenant, ré-
 pondit Ben-Adab (c'était le nom du
 pâtre-fermier), maintenant c'est fini,
 à tout jamais et je n'ai plus besoin
 de rien. »

Et cependant, trois mois après, il
 repassait devant son bienfaiteur,
 un peu honteux, il est vrai, mais très
 décidé à demander quelque chose en-
 core. Il avait vu un riche seigneur
 du voisinage ; la splendeur de sa sui-
 te, sa vie de plaisir et de repos, la
 magnificence de son palais avait tel-
 lement séduit le cœur du fermier, que
 le fermier s'était dit : « Je ne serai ja-
 mais heureux que lorsque j'en serai
 là ! » et le fermier, confiant en la
 promesse du tout-puissant calife, venait
 demander à devenir grand sei-
 gneur. Le calife fit des objections,
 mais son serment lui fut rappelé, et
 il avait juré par sa barbe.

Voilà donc Ben-Adab devenu sei-
 gneur, possesseur d'une magnifique
 terre de quinze lieues de tour, maître
 d'un des plus charmants châteaux
 des environs de Bagdad, servi par
 des milliers d'esclaves, il n'a plus

qu'un mot à dire, qu'un désir à ex-
 primer, et tout arrive à sa volonté.
 Mais il n'a rien à faire, il ne sait ni
 lire ni écrire, il s'ennuie !...
 « Ma foi, se dit-il un beau jour, je
 ne tiendrais pas longtemps à une vie
 pareille. Un homme comme moi ne
 peut pas rester dans l'ombre. Il faut
 me jeter dans les affaires, il faut ac-
 quérir de l'influence dans le monde
 politique. La politique, voilà ce qu'il
 me faut. »

Et après avoir ruminé son idée,
 après avoir formé des plans (absur-
 des comme on peut bien l'imaginer),
 après avoir mûrement comparé ses
 capacités avec les différents emplois
 du gouvernement, il s'adresse un jour
 au calife et lui déclare que s'il fait,
 le rendre heureux, s'il veut tenir sa
 parole jusqu'au bout, il doit le nom-
 mer son grand-vizir, son premier mi-
 nistre.

Le prince est sur le point de se
 fâcher, de faire expier à Ben-Adab
 son orgueilleuse témérité. L'idée ce-
 pendant lui paraît plaisante. Qui
 sait ? Il y a peut-être sous cette écor-
 ce inculte le germe d'un grand hom-
 me. Bref, il accueille sa requête et
 lui fait donner immédiatement le tur-
 ban de grand-vizir.

Le grand-vizir se met à l'œuvre.
 Et d'abord, il ne comprend rien à
 rien. Il est obsédé d'affaires, de de-
 mandes, de plaintes, de sollicitudes.
 Il brouille tout, là où il faut refuser,
 il accorde, là où il faut accorder, il
 refuse. Le calife rejette quelques
 plans qu'il propose à son approbation.
 Il s'ennuie, il est soucieux, in-
 quiet, jamais il n'a été aussi mal-
 heureux.

« Quelle vie, s'écrie-t-il en se cou-
 chant un soir, comment un vizir peut-
 il vivre un mois ? Je ne suis que le
 premier esclave du calife. C'est lui
 qui me contrarie dans tout ce que
 je veux faire, je vois bien maintenant
 ce qui est, pour avoir la paix,
 pour être heureux, il faut être le
 maître !... Si le calife voulait me céder
 sa place, comme tout irait !... »

Il y pense toute la nuit. Il se con-
 vainc de plus en plus de la nécessité
 du pouvoir absolu pour le bonheur.
 Le calife n'était pas encore levé que
 son grand vizir improvisé, introduit
 auprès du lit de repos de Sa Haute-
 se, lui demande humblement de lui
 donner sa place.

Le calife croit rêver, il se frotte
 les yeux. Il s'assoit sur son séant.
 Il se fait mordre le doigt par un es-
 clave (qui ayant mordu trop fort,
 est condamné immédiatement à cent
 coups de bâton). « Que dis-tu ? ré-
 pète, dit-il à Ben-Adab. » Je dis, sei-
 gneur, que vous devriez bien me lais-
 ser régner en votre lieu et place, et
 que tout le monde y gagnerait, l'em-
 pire, moi, vous-même. »

Le prince a bien entendu cette
 fois. Il se lève, passe sa robe et frappe
 dans ses mains. Quatre esclaves
 noirs accourent. « Tourne-toi », dit-il
 au vizir, Ben-Adab se tourne. Le
 calife prend son élan, lui donne un
 immense coup de pied là où on ne
 donne d'ordinaire, fait un signe à
 ses nègres, qui empoignent le vizir
 ébahi et le conduisent avec un ac-
 compagneement semblable jusqu'à la
 porte du palais. Là, ils le dépouillent
 de ses vêtements et le laissent en
 chemise exposé à la risée des pas-
 sants.

Ben-Adab, honteux et confus re-
 tourne à son pauvre métier de pâ-
 tre, où il mourut misérablement.

Et ce Ben-Adab, mon cher lecteur,
 savez-vous où il est ? Bien près de
 vous peut-être : dans votre maison ;
 plus que cela, dans votre chambre ;
 plus que cela encore, dans vos habits.
 Oui, dans vos habits, car cette his-
 toire, c'est la vôtre, c'est la nôtre à
 tous.

Nous courons toujours après le
 bonheur... et nous sommes malheu-
 reux par notre faute, parce que nous
 ne cherchons pas le bonheur là où il
 est : dans notre cœur. Celui-là seul
 est heureux qui est bon chrétien,
 qui porte patiemment les peines de
 la vie. Puissions-nous être de ce
 nombre, et profiter de la petite his-
 toire du calife, du berger et du bon-
 heur !

Mgr DE SEGUR.

Comment se tenir à
l'église

L'attitude des fidèles à l'église est
 fixée par une antique tradition que
 nos pères connaissaient et aimaient
 à respecter. Ils savaient quand et
 comment s'agenouiller, se tenir de-
 bout et s'asseoir.

Nous avons oublié toutes ces lois
 de l'étiquette sacrée comme tant
 d'autres choses. Si encore nos con-
 temporains se contentaient de les
 ignorer !...

Le chrétien doit associer son corps
 au culte que son âme rend à Dieu.
 Tout en lui doit prier et célébrer la
 louange du Créateur. L'âme trouve
 un soutien et un stimulant dans cette
 participation de ses membres aux
 exercices de sa religion. Cela est
 vrai de la prière solitaire, qui se fait,
 soit dans une chapelle recueillie, soit
 au fond d'une campagne. L'homme
 éprouve le besoin de se mettre à ge-
 noux lorsqu'il veut supplier le Sou-
 verain Seigneur.

Ce besoin subside et s'impose avec
 plus de force encore toutes les fois
 que les chrétiens sont réunis dans
 une église pour assister à un office
 liturgique. Leurs corps doivent pren-
 dre part au culte officiel. Cette part
 n'est pas livrée aux caprices de cha-
 cun. Les fidèles ne forment tous
 qu'une famille, appartenant à un
 même père qui est Dieu, assemblés
 dans une même maison qui est la
 leur et celle de leur Père, pour ren-
 dre les mêmes devoirs à Dieu sous
 la présidence du même prêtre ; ils
 entendent et ils récitent les mêmes
 prières. Ils n'ont tous qu'une foi,
 celle de l'Eglise, qu'une même espé-
 rance, celle des biens futurs et des
 grâces célestes, qu'une même chari-
 té, celle de Jésus-Christ. Ces pen-
 sées et ces sentiments s'expriment
 dans une même langue, qui est celle
 de l'Eglise romaine. Tout part de
 l'unité, et tout communique l'unité.
 Il se fait une sorte de communisme
 des esprits et des cœurs.

Cette unité se manifeste au de-
 hors par l'uniformité de la tenue
 extérieure et l'ensemble des mouve-
 ments. Des personnes si différentes
 d'âge, de condition, de santé, ont à
 se tenir et à se mouvoir comme si
 elles obéissaient à une seule et même
 âme. Cette unité de vie extérieure
 impressionne fortement ceux qui ont
 le bonheur d'y participer. Elle donne
 l'élan pour la prière. C'est un
 reflet pacifiant de l'harmonie qui do-
 mine tous les cœurs. Mais, tout im-
 portant et nécessaire qu'elle soit,
 elle ne saurait être spontanée. Le
 prêtre qui a la mission de conduire
 une paroisse peut seul la former.

(A suivre)

(La Semaine Religieuse de Cambrai)

La source du mal

Un vieux lord écossais eut une at-
 taque de goutte au milieu de la sai-
 son de la chasse. Comme cela le
 contrariait, il envoya chercher le mé-
 decin, qui fit de son mieux sans ob-
 tenir de succès. Les semaines pas-
 sèrent, et le malade devenait de plus
 en plus anxieux, jusqu'à se mettre en co-
 lère.

« Pourquoi, dit-il un jour dans un
 accès de crise, au lieu de tourmenter
 mon pied, n'attaquez-vous pas le
 mal... à sa source ? »

Le docteur se leva alors, et avec
 son bâton il se mit à briser des fi-
 nances de vins fins qui se trouvaient
 sur l'étagère.

Le vieillard se levant plein de fu-
 reur : — Que faites-vous là ? s'écria-
 t-il.

— Je détruis « la source » du mal,
 répondit avec calme le docteur.
 Bien trouvé !...

LA FIN D'UN FUMISTE

Le nom d'un certain cordonnier
 Voigt, qui vient de mourir dans un
 hôpital de Londres, est peut-être
 sans écho dans la mémoire de nos
 lecteurs, mais le fameux capitaine de
 Koepenick n'est sans doute pas sans
 leur rappeler un escroquerie colossa-
 le, amusante même, puisqu'elle s'ex-
 erçait aux dépens de gens qui pren-
 dent très mal la plaisanterie.

Le vieillard se levant plein de fu-
 reur : — Que faites-vous là ? s'écria-
 t-il. Le cordonnier Voigt n'était autre
 que cet audacieux fumiste de Koepen-
 nick, qui, déguisé en capitaine de
 hussards, réussit à se faire suivre
 par de vrais soldats et à se faire
 remettre les fonds d'un poste mili-
 taire ainsi que ceux d'une municipa-
 lité.

Il fut arrêté, emprisonné pendant
 quelques années et gracié avant l'ex-
 piration de sa peine. L'originalité de
 son coup d'audace lui valut une cer-
 taine faveur des rieurs, mais ne lui
 attira point la confiance de ses con-
 temporains. Voigt a fini misérable-
 ment.

Un livre à acheter

L'« Action Sociale » vient de mettre
 en brochure le roman du célèbre
 écrivain japonais TOKUTOMI KEN-
 JIRO, « PLUTOT LA MORT », tra-
 duction de OLIVIER LE PALADIN.
 C'est un livre qui devrait se trou-
 ver dans toutes les bibliothèques.
 En vente à l'« Action Sociale » et
 aux librairies J. P. Garneau et J. A.
 Langlais, 50 sous l'unité.
 Conditions spéciales pour les li-
 braires et les bibliothèques paroissiales.

HYMNE DE L'OISEAU

Perchée à la plus haute branche
 D'un vieux érable au bois voisin,
 Une fauvette grise et blanche
 Chantait son hymne du matin.

La nuit vient de quitter la terre,
 O gai réveil !
 Et moi je chante la lumière
 Du beau soleil.

Merci, ô Roi de la nature,
 Verbe éternel !
 Tu nous donnes la nourriture,
 Et ton beau ciel.

Tu nous fis pour chanter ta gloire
 Et tes bienfaits,
 Et dire à l'homme sans mémoire,
 Tes dons parfaits.

Pour nous mille fontaines pures
 Versent à flots
 Leur onde avec leurs frais murmures
 Et leur repos.

C'est Toi qui sèmes dans la plaine
 La graine d'or,
 Qui va, dans la saison prochaine
 Mûrir encor.

Quand Tu commandes aux tempêtes
 De s'apaiser,
 Le doux soleil luit sur nos têtes
 Comme un baiser.

Et puis là-bas sous la charmillie,
 Tu garderas,
 De tout danger notre famille,
 Avec ton bras.

Perdu dans l'immense nature,
 Faible, impuissant,
 Je suis ton humble créature,
 Et ton enfant.

Merci ô Père bon et tendre,
 O Dieu puissant !
 Du ciel tu daignes nous entendre,
 A toi mon chant.

Ecarte la serre cruelle
 Du sombre oiseau ;
 Détourne la flèche mortelle
 Et le réseau.

Au petit oiseau sur la branche
 Garde son nid ;
 Veille sur ta fauvette blanche
 Qui te bénit.

Garde ma voix suave et douce
 Pour te bénir ;
 Et place le ver sous la mousse
 Pour me nourrir.

RAOUL ST-AYME.

Lévis, 9 juin 1912.

Souvenirs d'un vieux moissonneur

Chacun pourrait dire les siens, car
 en tous pays, il y en a de bien tou-
 chants.

Il y a d'abord une sorte de grie-
 rie des moissonneurs. Aller à travers
 champs, quand l'épi fleurit, ou bien
 quand il commence à jaunir, on res-
 pire un parfum qui n'a d'égal que ce-
 lui de la vigne en fleur ; c'est le par-
 fum de la gerbe de blé.

« Joyeux troupes de moisson-
 neurs », ou joyeux ! le mot est ab-
 solument juste ; jamais travail plus
 pénible et cependant donnant au
 cœur plus de contentement ; jamais
 aussi spectacle plus pittoresque. Tan-
 dis que les plus vigoureux manient la
 faux ou la faucille ou lient les gerbes,
 les vieux et les petits cueillent les
 épis tombés et forment leurs petits
 tas de glanes, comme au temps de
 Ruth. Le patron, qui surveille d'un
 oeil jaloux et bon, s'arrange pour
 montrer aux plus pauvres les coins
 où l'épi est plus lourd.

Dans le Dauphiné, le moissonneur
 qui, dans la mêlée nombreuse des ou-
 vriers, avait la bonne chance de ren-
 contrer devant sa faucille la croix bé-
 nite au premier dimanche de mai et
 plantée dans chaque champ de blé,
 la cueillait dévotement, la parait des
 plus beaux épis et des fleurs des alen-
 toirs, et s'écriait, arrêtant la mois-
 son :

— Honneur à Dieu et à la Vierge !
 au maître et à la maîtresse ! En
 l'honneur de la bénite croix, vous di-
 rez tous dévotement cinq « Pater » et
 cinq « Ave », et ceux qui ne les di-
 rent pas du tout ne mangeront. Ce
 soir, après souper, ils seront sava-
 tes.

Tous, à genoux, s'exécutaient pon-
 tuellement, embrassant la croix qui
 leur était offerte. Le soir, le mois-
 sonneur « de bonne rencontre » avait
 un coup à boire et la soupe de mei-
 leur pain de froment.

Pour la dernière gerbe, on a réser-
 vé une belle touffe de froment ; le
 chef moissonneur la remet aux jeu-
 nes pour en faire une large couronne
 d'épis que traverse et surmonte une
 croix. La troupe se met en proces-
 sion ; en tête, un jeune homme porte
 la couronne et sa croix, tandis qu'une
 jeune fille entonne les litanies.

La patronne vient au devant d'eux,
 baise pieusement la couronne d'épis,
 qui est aussitôt plantée comme un
 glorieux trophée au-dessus de la prin-
 cipale porte de la ferme.

— A tel jour, mes enfants, dit la
 patronne. C'est compris. Ce jour-là
 sera la « révolte » le festin des mois-
 sons, où toutes les fatigues s'oubli-
 ent, où patrons et moissonneurs
 fraternisent ; la vieille glaneuse elle-
 même n'est pas oubliée ; c'est elle
 qui aide la fermière à préparer et à
 servir le festin.

Allez, attention plus touchante,
 encore, on réservera la plus belle
 gerbe pour en extraire un très pur
 froment qui sera offert à M. le curé
 afin de devenir le pain destiné au festin
 eucharistique.

Heureux moissonneurs d'autre-
 fois !

LE FOUET AUX PORNOGRAPHES

L'Angleterre ne fait pas de sensibi-
 lité avec les corrupteurs des
 mœurs, et elle nous donne en cela
 un bon exemple.

Deux individus, James Brown et
 Thomas Jones, dont l'un « Ranaït »
 dans un but suspect sur les trottoirs
 de Londres et dont l'autre offrait
 dans la rue des photographies obscé-
 nes, ont été condamnés à vingt-cinq
 coups de fouet et à neuf mois de tra-
 vail forcé.

Le juge a exprimé le regret de ne
 pouvoir condamner plus sévèrement.

Art d'élever les enfants

AVANTAGES DE L'ESPRIT DE
SACRIFICE

Il fait des apôtres. — Formés à l'es-
 prit de sacrifice, les enfants devien-
 draient dans la famille et dans la so-
 ciété de véritables apôtres. L'âme
 des petits enfants est pure et candide
 et Dieu se complait dans cette simpli-
 cité, il se déclare dans son Evangile.
 Que de grâces donc ces petits êtres
 pourraient obtenir du ciel par leurs
 innocentes mortifications pour la con-
 version des bons et la conversion des
 méchants ! Quand le saint curé
 d'Ars voulait obtenir de Dieu une
 grande grâce, la conversion d'un pé-
 cheur en particulier, il réunissait les
 petits enfants, les conduisait devant
 le tabernacle et là, les faisait prier
 en bras en croix. Saint Philippe de
 Néri usait du même moyen.

Th. SIMON.

Recette

DIFFÉRENTES FAÇONS DE CON-
SOMMER LA BANANE

La banane n'est réellement à
 point, pour être mangée crue, que
 lorsque son enveloppe est assez forte-
 ment piquée de noir. La banane
 jaune dorée et sans tache n'est pas
 encore mûre.

Ce fruit est trois fois plus nour-
 rissant que la viande et cinq fois
 plus que la pomme de terre c'est ce
 qui explique sa consommation extra-
 ordinaire chez les peuples anglo-
 saxons.

La banane est d'une assimilation
 si facile, qu'elle est très employée
 pour les convalescents et, en parti-
 culier, pour ceux qui relèvent de la
 fièvre typhoïde ainsi que dans le
 traitement de toutes les affections
 intestinales et maladies d'estomac.

Il y a un nombre considérable de
 façons de manger la banane :

a) Comme légume.
 1. En omelette. — Prendre dans ce-
 la la banane peu mûre, encore verte
 ou jaune, couper en rondelles, fai-
 re frire avec du beurre et ajouter
 omelette.

**La ville de Régina est
dévastée par un cyclone**

Les rues Lorne et Smith ne sont plus
qu'un monceau de ruines

Signal. Saek. 1.—Un terrible ouragan accompagné de grêle et de pluie s'est abattu sur la ville, à 11 heures, hier après-midi, et a causé de graves pertes de quartier commercial. On ne compte pas encore le nombre de blessés et des blessés. Les pertes matérielles doivent être de plusieurs millions. C'est probablement dans l'édifice des téléphones du gouvernement qu'il y a le plus de victimes. Les hôpitaux sont remplis et il faut en improviser des temporaires. Trois temples, deux cents maisons privées, des églises et des magasins, des magasins ont été rasés.

Un vent a suivi le territoire borné par la rue Hamilton, à l'est, et la rue Alberta, à l'ouest.

Avant d'atteindre la ville, l'ouragan a passé sur les nouveaux édifices du gouvernement provincial, au sud de la rue Wascana, puis il traversa la ville, se dirigeant vers le nord, passant par le parlement fédéral et attaquant le quartier résidentiel. Les rues 15e, 14e, 13e, de l'avenue Victoria, des avenues 12e et 11e.

La tempête balaya tout dans les rues et les chantiers du Pacifique Cassidy. Elle rasa six éleveurs à grain, puis du fureur au nord, dans le quartier des maisons de gros.

Le coup fut si soudain que la plus grande organisation régna d'abord. C'était un organisme rapidement les secours. Le pouvoir électrique manœuvra. Il n'y a pas eu d'éclairage pendant la nuit. Les autorités municipales ont rappelé les troupes qui se trouvaient au camp de Sewell, dans le Manitoba. Il y a eu deux incendies, mais les pompiers ont pu assez facilement s'en rendre maîtres.

La ville se préparait à célébrer la fête de la Confédération et tous les drapeaux étaient décorés de drapeaux de draperies et de longues lignes d'ampoules électriques colorées. Le lendemain plus tard, il ne restait plus rien de tout cela.

La tempête a commencé par détruire les temples Méthodistes, Baptistes et Presbytériens. Puis vint le tour de l'édifice de la Y. M. C. A., de la Bibliothèque Publique, de la Y. M. C. A. des temples Maçonniques. L'édifice des téléphones s'écroula comme un château de cartes. Les bureaux et l'entrepôt de la Cie Massey Harris sont en ruines.

Des éleveurs à grain qui se trouvaient dans les cours du Pacifique, il y en avait quatre. Dans les cours il y avait plus que des tas de débris : un wagon qui n'était été mis en mouvement et plusieurs ont été emportées dans la grande distance.

Le nord de la ville n'existe plus. Il n'y a été pris par le vent, sur la Wascana et transporté à un mille plus loin, dans le parc Victoria. Partout, sur la terre ferme, autour du lac, on trouve des embarcations.

La coupole du temple Baptiste a été jetée dans la rue, à une distance de quatre blocs. Les électriciens se sont battus d'accrocher les fils pour empêcher les fils brisés et encore chargés à 4 heures, on a pu avoir de l'éclairage. Malgré le danger qu'aurait la situation les fils chargés d'électricité, il n'y a eu que deux incendies vite éteints.

On n'avait pu se rendre compte du nombre des morts pendant la soirée, mais on croit qu'il y a eu de plusieurs centaines. Des femmes cherchent leurs maris, des pères leurs enfants. Comme la journée était très chaude beaucoup de gens étaient dans les rues. Un grand nombre de personnes se promenaient sur le lac Wascana. On est certain que cinq se sont noyés.

La des éleveurs à grains a été enlevé et porté à 100 pieds de ses fondations. Une maison, pourtant en dehors du chemin de l'ouragan a été arrachée de ses fondations et déposée sur le terrain voisin. Un toit a été transporté trois miles plus loin et enfoncé comme un coin dans le toit d'une maison particulière.

Dans quatre écuries de louage toutes les bœufs sont morts. La gendarmerie, cheval, au nombre de 150 hommes, est arrivée de ses casernes à l'ouest. La ville, pour aider aux secours. Les journalistes ont aidé en sauvant des jeunes filles de l'école. Une fille qui était au nombre de 25 avec les débris de l'édifice. Aucune d'elle n'a été tuée, mais plusieurs sérieusement blessés.

C'est dans le quartier d'habitation que les dégâts sont les plus élevés et que se trouve, dit-on, le plus grand nombre de morts. Six cents familles ont sans abri. Le maire et le conseil municipal organisant un fonds de secours.

Winnipeg, 1.—Spécial.—Les premiers nouvelles du désastre de Regina ont causé ici une intense émotion. Le président Hayes des téléphones du Manitoba a envoyé des équipes pour réorganiser le service. Le président Bay du Pacifique a mis des équipes à la disposition des ministres. L'hôpital Général a envoyé des infirmières.

Parmi les tués se trouve M. Anderson Bryan, gérant de la "Tudhope Anderson Co" d'Orrville, qu'il avait été représenté ici.

Regina, Saek. 2.—Le cyclone qui s'est abattu dimanche sur la ville de Regina a causé jusqu'à présent 25 pertes de vie. Ce nombre sera certainement beaucoup plus élevé lorsque l'on aura fouillé les ruines. Les blessés sont nombreux. Le nombre est incalculable, mais il attendra certainement plusieurs centaines. Ceci résume l'un des plus grands désastres dans l'histoire de cette cité.

Le plus luxueux quartier résidentiel de la ville n'est plus qu'un amas de ruines. Plusieurs églises et

propriétés publiques sont dans un état incroyable, ne permettant pas même de les réparer et les rues sont obstruées par des débris de toutes sortes. A toutes les intersections sont placés des constables et la vie est sous la loi martiale.

Le désastre se produisit si subitement que bien peu sont capables de retracer ce qui arriva.

Il était environ 5 heures. Tout la journée de dimanche la population avait joui du monde se divertissant joyeusement sur les jacs ou en char mobile pour se soustraire à la chaleur écorçante de la ville. Les rues étaient remplies de promeneurs, mais au sein de cette foule nombre de tout était paisible.

Tout à coup, un nuage sinistre apparut à l'horizon. Il s'avançait à la ville avec rapidité et semblait se balayer sur son passage. De rien ne portait à croire qu'il y avait danger, et ceux qui remarquaient un changement dans l'atmosphère n'en firent aucune certaine joie en voyant arriver la pluie. Cependant, le nuage devenait de plus en plus terrible à mesure qu'il approchait. Il se dissipa soudainement, une partie se dirigeant vers l'est et l'autre continuant en ligne droite. Et en un clin d'oeil la tempête éclata. C'est d'abord sur le lac qu'elle se déchaîna avec le plus de fureur. Plusieurs notes bien remplies voletaient à ce moment sur le lac. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, les embarcations furent balayées et chavirées et les occupants précipités au fond du lac. On ne connaît pas le nombre de personnes qui perdirent la vie dans le lac, mais il est certain qu'il sera très élevé.

Et avec une furie toujours croissante, l'ouragan gagna le cœur de la ville. Il semait partout la mort et la désolation. Instinctivement, chacun chercha un abri dans sa demeure, mais mieux aurait valu pour e qu'ils fussent restés dehors. C'est le quartier le plus beau et le mieux construit de la ville qui eût le plus à souffrir. Les maisons furent arrachées de leurs fondations et démolies comme un soufflet peut faire tomber une maison de cartes. Des centaines d'habitations eurent ce sort affreux et la foule chercha asile dans les parcs et sur les places publiques.

Dans certaines maisons, les occupants furent saisis comme des rats dans une trappe et allèrent à la mort avant même d'avoir réalisé ce qui passait.

De la rue MacIntyre à la rue Scar, le cyclone dévasta tout, en commençant par l'église méthodiste. Aujourd'hui, de cette propriété évaluée à \$150,000, il ne reste que des ruines. L'édifice du Y. M. C. A., la bibliothèque publique, ouverte au public depuis de longs mois, l'église presbytérienne, furent aussi en un moment des amas de débris. A l'est de la rue Lorrie, l'église baptiste fut la première à tomber victime de l'ouragan. La résidence du premier ministre Scott, la propriété Reynold, de même que les résidences C. W. Bell, H. J. Pope et M. Price sont aussi détruites.

Plusieurs maisons de gros sont en perte totale ou à peu près. The Central City Flour Mills, The Toronto

Une entrevue avec

Sa Grandeur Mgr Mathieu a été très affecté de cette triste nouvelle et il a envoyé un télégramme de sympathie à M. McAra, maire de Régina. Sa Grandeur a surtout regretté les nombreuses pertes de vies que cet ouragan a causées. En pour les bûches, dit-il, c'est d'autant plus regrettable que la main-d'œuvre pour la construction est extrêmement rare. Régina. Les ouvriers en construction ne suffisent même pas aux entreprises de construction normale. La ville s'agrandit très vite et le prix de main-d'œuvre pour construire est déjà très élevé.

La 13e Avenue, dit-il, c'est l'avenue où se trouve l'évêché et l'église

Le premier m

ET LA LOI CANADIENNE

Londres, 23.—Spéciale.—Le premier ministre Asquith, en recevant une députation des chambres de commerce fédérées, a dit au sujet du malaise qui existe actuellement, qu'il ne connaissait pas encore suffisamment la loi canadienne du travail.

Un jeune garçon

un autre

Montréal, 23.—Spéciale.—Hier soir, vers 10 heures, un garçonnet de 13 ans, du nom de Jean-Paul Cardinal, a été frappé par un automobile et blessé si gravement qu'il a succombé cette nuit.

Voici ce que l'on rapporte : A l'angle de la rue Amherst, près de la rue Houle, le jeune Cardinal, qui traversait la rue, fut renversé par un automobile montait la rue Amherst à une grande vitesse et n'ayant aucune lumière d'allumage.

Le chauffeur de la voiture meurtrière n'eut pas même le courage d'arrêter sa machine et de s'enquérir des blessures qu'il avait causées.

Type Foundry, Ackerman, Bull
Tareb Scott Cushing, Broe, l'ég
de H. W. Laird Co., représenta
perte énorme. On estime que la
financière de la ville est de 5 à
lions.

Le bureau du téléphone fut
tué. Il y avait, à ce moment d
maître, une dizaine d'opérateurs
travail, mais on rapporte que t
ont été sauvées. L'une d'elles,
Russell, s'est infligé de graves b
bles qui lui seront probablement

LA LISTE DES MORTS

Voici la liste officielle des m
telle que compilée à 6 heures, e
voir :

J. J. Bryn, 2155, rue Albert,
Thorndale, Ont.
M. Appleby.
Geo. B. Craven, 255 ans, inspe
du lait.
Frank Bleukhorn et son épous
Arthur Donaldson, contracte
Mlle Ella Guthrie, 2134, Lorn
Mme F. W. Harris, 2134, Lorn
ne.
Laurette R. Hodsman, 1907
Smith.
Fred. Hendon, 1220, rue Lorn
L'enfant de M. Clarence Logie
Mme W. T. McDonald.
Chs D. Mackay, fils de Mme Is
Mackay.
Mlle Paup, McMillan, coin
rues Lorne et 14e Avenue.
James Scott.
Mme Mary Shaw, 50 ans, 2320
Avenue.
Philip Arthur Richard Steele,
rue Rae.
John Richard Steele.
Vincent H. Smith, Balgonie.
Yo Wing, chinois.
Andrew Boyd.
Deux enfants non identifiés.

Voici une liste partielle des d
rue :

Wm. Brazshaw, employé du
R.
Mlle Davidson, Prince Albert,
Cameron.
Mlle M. Grier, garde-malade.
S. J. Jones, 1987, rue Retail
Robert Black, sa jeune fille e
épouse, 1254, rue Hamilton.
Mlle Alice Hatherley.
W. Bullock.
Dummy Lobsenz.
W. McDougall, rue Lorne, et
enfants.
M. Havers, du bureau du greff
A l'hôpital général, il y a p
blessés que les salles n'en peu
contenir.

Le comité des finances a d
d'accepter tous les secours qu
dront du dehors. Déjà, les vil
Winnipeg, Calgary, Edmonton,
Jaw, le gouvernement et le Wint
Telegram en ont envoyé.

Le comité de jermes gens a
nommé pour parcourir la ville e
cueillir les noms de ceux qui
quent. Une centaine de tentes
est élevée dans les parcs et d'a
seront aussi mises à la dispositi
sinistrés par la ville.

On travaille à l'enlèvement des
bris et à la réparation des mai
pouvant être réparés afin de sec
les survivants sans abri. L'ingé
de la cité est à l'oeuvre avec qu
groupes d'ouvriers et le trava
poursuit rapidement.

ec S. G. Mgr Mathieu

catholique. Heureusement pour
l'ouragan, en brisant les maison
tuées sur la rue Lorne et la
Smith, transversales à la 13e ave
a respecté nos deux bâtisses sit
chaque côté de la partie destr
L'ouragan a passé justement ent
vôché et l'église.

Les églises protestantes ont
plus malheureuses. Toutes les qu
ont été brisées par ce vent terril
La maison du premier ministre
tuée sur la rue Smith, a dû subi
sort de ses voisins. Dans la bâ
du téléphone plusieurs jeunes t
ont dû être tués par la chute
cette vaste construction.

ministre Asquith

AD IENNE DU TROUVAIL

re- pour savoir si elle ordonnait une
tant qu'avant qu'une grève ou
de "lockout" n'ait été déclaré. M. Asq
a ajouté qu'il a l'intention d'étu
d'il a fond la loi canadienne afin d
dans quelle mesure elle est appli
ble en Angleterre.

tué par

omobile à Montré

er à l'innocente victime. Il fila à to
vitesse. Personne ne put voir le
miro de l'auto.

Des témoins de l'accident accou
rent au secours de l'infortuné et
homme, qui glissait sans connaiss
sur la chaussée. Il fut transport
l'hôpital Notre-Dame. Il souff
d'une fracture du crâne. La jam
gauche était cassée et l'orbite g
est enfoncée.

Le malheureux garçonnet mou
à 3 heures du matin. ●

La police informée recherche
chauffeur coupable pour le moins
grave imprudence.

L'« Akron » volait à une
de mille pieds et était en l'air
l'accident s'est arrivé. L'ex-
probablement causée par l'ex-
du gaz sous la chaudière soignée,
l'enveloppe vers le centre.
de flammes cacha l'aéronef y

Le premier n

Londres, 2.—Spéciale.—Le
navire à gazoline à deux héli-
fera la traversée de l'océan, la
landia" a été essayé ce mati-
la rivière Clyde, avant d'être
ses propriétaires. Une certaine
perte en construction m-
étaient à bord.

Le « Jutlandia » n'a pas de
née. Il a été construit pour

Tragique env

Boston, 2.—Mlle Harriet
by, de New-York, la première
qui ait gagné une licence d'a-
en Amérique et la première au
ait jamais traversé la Manche
roplane, s'est tuée instantanément
Atlantique avec un passager, M.
Willard, gérant du champ d'a-
de Boston, en tombant de son
plan Blériot d'une hauteur de
pieds.

Mlle Quimby et M. Willard
naient d'une promenade de vin-
les quand l'accident s'est p-
L'envolée s'est faite en vingt m-
contre un vent qui était à bu-
les à l'heure.

Tout à coup une rafale viol
frappant la queue du monopl-
tourna la machine la tête en b-
minute durant elle se tint et
libre plus l'instant d'après elle
gisa perpendiculairement entr-
M. Willard et Mlle Quimby. Il
bérèrent dans la baie Dorche-

La reconstru

Chicoutimi, 2.—Notre cat-
n'étant plus qu'un amas de
les services religieux ont eu le
manche dernier, dans la chape-
Frères Maristes S. G. Mgr Lab-
assistait à la grand-messe et
quelques mots. Elle paraissait
très affectée par le désastre et
avec une voix émue qu'elle a
quelques mots aux assistants, s-
lorsqu'elle a partie du Sém-
qu'elle a dit être le cerveau u-
diocèse. Monseigneur a aussi
les citoyens de leur courage
leur dévouement dont ils ont
preuve durant et après le dé-
et il a demandé à tout cha-
faire son devoir dans l'œuvre
reconstruction. « Nos prières
feront descendre les bénédicti-
ciel sur les ruines et alors nous
ront s'élever une nouvelle ville
belle et plus florissante ».

Dans l'après-midi, une nom-
assemblée a eu lieu sur le ter-
de l'école et encore une fois Sa-
deur Mgr Labrecque a adressé
role. De nouveau il a félicité
qui ont entrepris de sortir li-
de ses ruines et il espère que
toyens du Conseil de ville et
mité de reconstruction sauron-
tirer des leçons des circonstan-
siles doivent s'empreser de recor-

Le besoin le plus pressant
venir en aide aux sinistrés. Mgr
Labrecque dit qu'en revenant de
bec sur le train, il faisait bis-
plans et des projets pour li-
mais il doit reconnaître que

Le gén. Orozco manifeste le dés de capit

IL DEMANDE AU PRÉSIDENT DERO QUELLES CONDI ON LUI ACCORDERAIT QUA SES HOMMES

Mexico, 2.—Spéciale.—Une
veille qu'il a été jusqu'ici impo-
de contrôler, annonce qu'Oroz-
chef des rebelles, avait commu-
au président Madero son désir
rendre.

Orozco veut connaître les
tions qu'on lui accorderait ains-
ses hommes. On croit que le
a été discuté à une séance du C-
des ministres.

Un rapport venant de souve-
torisée affirme que le gouver-
accordera l'amnistie à tous ce-
sont coupables de crimes politi-
lorsque les révolutionnaires
complètement défaits.

Orozco et ses chefs, Vasque-
mez et Bernardo Reyes seront
dans l'amnistie.

Les ministres voyant que leur
proposent de célébrer la chute
leurs ennemis, en prouvant leur
gammité, ils espèrent aussi q-
de nombreux partisans parmi l-
révolutionnaires.

La convention démocratique de Baltimore

APRES UNE QUARANTAINE DE JOURS DE SCRUTIN, ELU ENCORE EN ARRIVEE UN RESULTAT DEFINITIF.

Baltimore, Md., 2.—Toute une ville d'hier et une bonne partie même ont été consacrées à la Convention Nationale des Démocrates, aux votes pour l'élection du candidat à la présidence. La séance a été très active surtout au moment où M. Wilson, gouverneur du Maryland, et de M. Champ Clark, sénateur. Par deux fois on a remis la continuation des questions heures plus tard, les chefs des deux partis s'y opposant.

On recut le 32ième scrutin donna 494 à M. Wilson, 430 à M. Underwood, 194 à M. Bryan, 14 à M. Kern, 28 à M. Linn, 1 à M. Gaynor. Plus tard le 33ième donnait 15 de plus à M. Wilson et 14 de moins à M. Underwood en perdait 14. M. Underwood demeurait au même point.

Au 32ième scrutin, M. Wilson gagnait 600 pendant que M. Clark descendait à 422. Au 33ième M. Wilson perdait un point et Clark en gagnait deux.

Pline

Un triste cas de pa-

Où un dévoué samedi-trice, une famille Baker, réduite à la plus grande pauvreté, Mme Alfred Baker dit dès le matin à la recherche pour procurer un vêtement aux trois jeunes enfants vieux est âgé de quatre ans faut en croire le récit son mari qui est un svro- tée sans argent et sans depuis une semaine ap- d'une fois maltraités Pendant l'absence de les petite, poussées par la faim de leur côté pour aller manger, ils étaient presque tristes état dans lequel il valent attirait l'attention des voisins qui après avoir renseignements, se rem compte de la lamentable la famille Baker. Le soir s'est revenue avec quelque fruit d'une journée de travail Baker était exténuée de fatigue mais elle donnait à un enfant.

Les volsins, après avoir visité à la demeure, constatèrent les apparences que Baker était depuis longtemps dans le plus complet dénue lui portèrent secours et s'e de lui trouver des vêtements nourritures nécessaires à sa ce.

Profession religieuse

Touillante cérémonie de Bon-Pasteur.

Mardi, dans l'église du teur de Québec avait lieu chante cérémonie de profession, présidée par Mar rios, P. A. et Vicar G Archidiocèse, assisté de A. Lachance, curé de S. R. M. de R. P. M. Janssen, E. U. Van Buren, Maine, E. U.

Voir les noms des sel qui y ont prononcé leurs vœux de religion : Hermine Brois, de Grand Cte Gaspe, dite M. de Benoit; M.-Auxilia Peil D. Mary-Jelena Thérè dit M. de S. Zotique ; M mers, de S. Pierre-Baptist gantic, dite M. de S. Pierr M.-Florida Labonté, de Maas, E. U., dite M. de S. Cantorbéry; M.-Anne Tawekshaw, Cité Québec, ne-Marie; M.-Elizabeth De Salmon Falls, Manchester, té M. de S. Alphonse de Li Antoinette Blussonnette, de Maas, E. U., dite M. de St Margaret-Mary Jones, de Ste Marie-Lefort, dit M. de S. Sylvester; Cit Lotbi M. de Ste Thérèse de l'Em M.-Blanche Ménard, de Qu Marie des Chêrubs; M. gon, de Van Buren, Mai dite M. de S. Jean de l'E M.-Winifride Myers, de Maas, E. U., dite Marie-St Héleine Pouliot, de S. Jeanneté Mariel du Crucifix; Rochelette, de S. Augustin, neuf, dite Marie-Anne Coeur, novices choriste. Et né Morin, de St. Esprit, dit M. de St Lydia, de loleau, de Ste Marie de B M. de S. Etienne, novices.

Au chœur on remarqu Berghmans, O. F. M. G Couvent des SS. Stylmat donné le sermon de cit MM. les abbés C. Larivière ré de Grande-Rivière; L. monier de la Communauté Pasteur et Rév. Frère la Doctrine Chrétienne.

Congloration à North Adams

North Adams, 2.—Spécies incendies les plus désastresient jamaïs ravage North détruit une grande partie de des maisons d'affaires de h re ce matin causant des p usées à \$600,000.

Le théâtre Empire, l'hôte la maison de rapport Em nisme, situés au Brother rasés. Pendant quelques craignit que le feu ne se quât à plusieurs autres é.

Les efforts combinés de d'Adams et de North Ad raisons des flammes.

La police a commencé u afin de découvrir commen s'était déclaré ayant pris dans la cuisine de l'hôtel lorsque fit des rapides l'incendie fut pompières arriés, station incontrôllé sallissait du rez-de-ch l'hôtel jusqu'àx dernier Une centaine de pensionn plus se sauvèrent comme presque tous ont perdu lments et autres effets; q ques heureuses exceptions pensionnaires se sauvèrent besoin de secours.

près du
arresté de
par dieux
et lancés
des conste-
Laissaient
un officier
coronné s'a-
Le bécot
Sept fem-
cailloux.

L'ouvreté

rue S. Pa-
qui était ré-
raturé. La
était par-
cherche d'o-
de pain don-
né le plus an-
s, et s'il elle a fait,
elle la quit-
nourriture
rés l'avoir
h.
ur mère les
P, partent
demander à
de nus et le
se trou-
de quelques
la quelques
vite d'histo-
re de Mme
Baker, nour-
riture, avai-
tente. Mme
fatigue. Dit
taissais : «
ait fait une
arent, d'a-
la famille
tempa déjà
ument; ils
intéressant
ents et la
substans-

Logieuse

matin au

Bon-Pas-
une touss-
ation reli-
C.-A. Ma-
estral de
l'abbé
ylvestre et
M. curé de
ne novies
nnement
Sœurs M-
de-Rivière,
Philippe,
de N.-Ar-
-Anne De-
Cité Mé-
-Baptiste;
Lawrence,
Thomas de
Audet, de
dite Ste An-
nomment
N. H., di-
gniori; M-
Lawrence,
Eugénie;
Québec, di-
cette Dubé,
nière d'un
ant-Jésus;
Québec, dite
-Alice Ga-
ne, E. U.,
charliste;
Lawrence,
ella; I. O., di-
M. O., di-
M.-Victoria
Cité Port-
du Sacré-
M.-Yvon-
omagny,
Zélie Bi-
sauc, dite
converses.
it le R. P.
ardien du
s, qui a
constance;
ancien cu-
Garon, au-
d du Bon-
Uald, de

Adams

al.—L'un
atreux qui
Adams, a
du quartier
bonne heu-
ertes éva-

Wilson,
pire qu'
ont été
temps on
communi-
dances.
brigades
me eurent
enquête
ut le feu
naissance
nt Wilson,
le progrès
sieurs El-
blanc Elles
laussée de
s étages.
maires et
ils purent
eurs vété-
quel-
ous les
sans avoir

Commission de l'Exposi-
ciale de Québec, et qui
24 août au 3 septembre
des juges du département
l'Agriculture pour les
cours d'industrie agricola-
lieu à la fin de la présen-
Les Commissaires sou-
de cette faveur du bon
concours de M. D. O.
pour l'obtenir.
On remarque dans
officielles de la Corpora-
Commission de l'Exposi-
ciale de Québec deman-
sions pour la construction
les porcherie, bergerie,
Stadacona, qui devront
pour le 24 août procè-
l'ouverture de notre ga-
tion.
Ce sont là des amé-
seront appréciées dans
éleveurs et exposants et
propriétaires de chevaux
etc.
MM. Tanquary & Lebo-
de cette ville, en ob-
plans, qui sont d'ail-
données les plus accom-
lés intéressés.

UN CONCOURS DE L'ART

On dit que les Com-
l'Exposition Provinciale
proposent d'organiser un
vert aux diverses fanfares
de Québec et des envi-
qu'une parade qui au-
même soir. Toutes les
la ville et des environs
tées, ou sont sur le poi-
tés, et y participer. Co-
tation aura lieu l'un de
semaine de l'Exposition
au 3 septembre probab-
sager les musiciens à y
et pour encourager l'ai-
sein de notre population
neur le Maître de Québec
offrir un premier prix,
d'une coupe d'argent d'
\$75.00, et la Commission
stition offrira de sa part
prix sous forme d'une
d'argent d'une valeur d'
environ, comme troisième
pième.
La Commission entre-
ou agréée par les Inter-
sor ce concours d'art est
et parfaite. Le jury ap-
prouver aura à apprécier
l'exécution de la ten-
tence des musiciens.
composera de 3 ou 5 m-
els respectivement par co-
ronner au concours.
de musique ne devra être
20 membres.
On s'attend à ce que
faciles participent à ce
grande multitude de gens q-
per les choses de l'art
grand hâte d'être témoin
quel spectacle comme d'
qu'occasionneront la
concours.

Mort tragique

D'un cultivateur de D

Deachambault, 1.—J-
J. Bouillé, cultivateur
rosée, a trouvé une ma-
samedi dernier alors qu'
Québec.
M. Bouillé venait de
se tenir et avait placé sa
la plate-forme. Il alai-
pour le reprendre, il se
faut pas et tomba sur son
ment où le convoi se mé-
ch; il fut écrasé et mor-
champ.
M. Bouillé était âgé
marié et père de huit en-
Le défunt était le beau-
l'abbé J. Gignac, du ba-
Québec et de M. Ludger
ployé civil.
Nous prions les familles
Gignac de vouloir bien
pression de nos condolé-
res.

Effondrement d'une

Quatre personnes tuées
blessées

Strasbourg, 2.—Spécial
accident s'est produit, au
Buhl, près de Mulhouse.
Une partie de la fila-
s'est effondrée pour des
encore fléchies. Il y a eu
deux hommes et deux fe-
z blessées. On craint
d'autres victimes sous le
Et les travaux de déblai-
étaient faits par des soldats
Mulhouse. Le bâtiment
est reconstruit en 1897
candle.

Sept hommes

Par la chute d'une éno-

Kenogami

Jonquière, Qué., 2.—
res de l'après-midi, hier
nos se faisaient tout ac-
à Kenogami, non loin d'
times qui étaient à l'e-
Canadian Stuart Comp-
taient à la construction
pulpe des MM. Price. Le
quand, se trouvant sous
pierre qu'ils soulevaient
l'un des leviers se dé-
pierre retomba et les ge-
Il n'était impossible de
les noms des sept malhe-
certains que l'un d'eux
et que les six autres s'
diens presque tous mar-
de famille.
Le coroner va imméd-
re une enquête.

tion Provin-
aura lieu du
s jours prochains,
est fédéral de
grandes con-
sule qui auront
cette saison.
ont enchantés
ministre et du
L'Espérance

des annonces
ation, que la
sition Provin-
des soumis-
on de nouvel-
et écurie, à
et être prêts
chain, jour de
grande Expositi-

Morlaix, qui
des cerceles des
dans ceux des
x de courases,

n, architectes,
préparé les
leurs selon les
modantes pour

FANFARES

amissaires de
de Québec se
à concours ou-
des de la ville
rons, et ainsi
aurait lieu la
s fanfares de
ont été invi-
nt d'être invité
Cette manifes-
es soir de la
n, du 24 août
s. Pour en-
prendre part,
rt musical au
on. Son Hon-
a bien voulu
sous la forme
d'une valeur de
on de l'Expo-
un deuxième
autre coupe
de \$35.00, et
prix, un di-
nd, si l'idée
nésés, organi-
sation complète
pels à se pro-
er principales
musique et la
et ce jury se
membres, choi-
eux qui s'ins-
Chaque corps
e moindre de

e toutes nos
à concourir et
ui suivent de
musical ont
ns du magni-
u joli concert
parade et la

que

eechambault

Spéciale.— M.
de cette pa-
mort tragique
Il arrivait de
descendre du
paquete sur
t se pencher
qu'il fit un
a voie au mo-
ttait en mar-
ourut sur les

de 52 ans,
nfants.
-frère de M.
éminaire de
Gignac, em-

des Bonfill et
agrar l'ex-
sances sincè-

filature

es et selze

al.—Un gra-
hier soir, à
ture Rogelet
t usses non
ustre morte,
ennes et sel-
qu'il n'y ait
s décombrés.
lement ont
s appelés de
écroulé avait
après un in-

s tués

me pierre à

—Vers 4 heu-
r, sept hom-
identiquement
'ici. Les vic-
mploi de la
sney, travail-
du moulin à
t Kenogami,
une agorne
at de terre,
anges et la
rassa.
se procurer
ureux. Il est
ait anglaise
aient cana-
et père

atement fab-

Guérison de ce terrible malaise

Demoiselle d'Edmonton sauvée par les "Fruit-a-tives"

Edmonton, Alberta, 20 avr. 1914.

"Depuis ma première enfance j'ai souffert de cet horrible malaise qui s'appelle constipation.

J'ai été soignée par les médecins et j'ai pris tous les remèdes dont j'entendais parler, mais sans le plus léger soulagement. J'en conclus qu'il n'y avait pas de remède à ce terrible malaise.

Finalement je lus un écrit à la louange des "Fruit-a-tives", et le décidai de les essayer. L'effet fut merveilleux.

La première boîte me donna un grand soulagement, et, après que j'en eus prise quelques boîtes, je me trouvai entièrement bien.

Les "Fruit-a-tives" sont le seul remède qui m'ait fait quelque bien pour la constipation chronique; et je dois dire à tous ceux qui souffrent comme j'ai souffert essayez donc les "Fruit-a-tives"; pour qu'ils souffrent plus longtemps quand on vous assure la guérison par ce grand remède fait de fruits."

Mlle E. A. GOODALL.

Les "Fruit-a-tives" sont le seul remède au monde qui soit fait de fruits et le seul qui guérira complètement et sans retour la constipation.

La boîte, 60 cts; 6 pour \$3.00; boîte cassé, 25 cts. Chez tous les marchands et envoyés sur réception du prix par Fruit-a-tives Limited, Ottawa.

timents religieux et patriotiques. Nous voudrions pouvoir le reproduire tout au long mais le temps fait défaut mais disons en passant que ce fut un "diamant canadien".

Visite

Grande joie chez Mlles Bruneau occasionnée par la visite de leur frère, M. L.-O. Bruneau de Bridgeport Conn. Ce monsieur n'était pas revenu au pays depuis 17 ans.

Divers

La S. Jean-Baptiste s'est passée comme tout jour et jour bien ordinaire. Quelques pavillons tel et tel nous criaient de force que c'était "La canadienne". L'absence d'un grand nombre parti pour assister à la fête nationale du Congrès peut aussi être la cause de cet oubli si on peut dire un pareil mot.

Pourtant, il s'était, fête irlandaise se en américaine ou même que politique nous y verrions d'autres démonstrations. Il serait trop triste de dire que la feuille d'érable se laisse remplacer par le shamrock ou le drapeau étoilé.

—On annonce la visite prochaine de notre gouverneur général.

La construction de la cale-sèche

Une seule soumission a été reçue à
Ottawa.

Ottawa, 3.—Le délai pour la réception des soumissions pour la construction de la cale-sèche expirait hier; une seule a été reçue et elle n'a pas encore été ouverte. Si elle est acceptée, la compagnie recevra du gouvernement un subside de 5 millions. Le site recommandé par l'expert est celui de St-Joseph de Lévis.

La cale-sèche sera la plus grande du monde.

EPILEPSIE GUÉRIE

Faites venir la brochure
gratuite, demandez le prospectus
complet en français ou en
anglais, à l'adresse
ci-dessous.

THOMAS NEMEDER, LIMITED
101 St. James Church, Toronto

LAURENT MOISAN
Manufacturier de
Marbre Artificiel

 **OUJOURS** en magasin,
prêt à livrer. Man-
teaux de cheminées,
Piedestaux, Colonnettes,
Supports de Bustes de
Statues et de Jardi-
nières. Crédence, et

Bénitiers. Les Autels, complets, les Tables de Communion, Tables commémoratives, les Chemins de Croix haut-relief et les coulaques en ciment **seront exécutés avec promptitude et avec toute l'attention due à cet art.** Et plus, nous faisons des Planchers hygiéniques en Linoleum Royal d'après les procédés Allemands. Cette préparation s'applique sur les planchers en bois vieux ou neufs et sur les planchers en ciment ou en béton. Il n'a pas son pareil pour les salles de dancs, salles publiques, hôpital, corridor, vieux planchers d'église, etc. Tous les ouvrages sont garantis.

6 Les dessins, sculptures en bois, les marbres et les moulages recevront une attention particulière.

UNE VISITE EST SOLICITEE
Nos. 346-950, rue St-Valier
Téléphone 3251.

AUJOURD'HUI
 nique PLUME-FONTAINE
 mal Point Pen Co", de New-York,
 ctures de plumes-fontaines d
 e presque ridicule si vous cou
 bonne hôte qui, en outre de la
 pte-goutte, les directions pour
 r en bon état, ainsi qu'un ga-
 nnes qui en ont achetées les pré-
 de \$2.50 et \$3.00 qu'ils avaient
 frals de malle et d'empaque-
DIF,
 AGENT DES
 MANUFACTURIERS,
 çois, QUEBEC, P. Q.

**M. l'abbé Thellier
de Poncheville**
—
ET LE CONGRÈS

ULD. FRANCEUR,
HILLHURST, - - - P.-G.